QUARTIER L!BRE élu MEILLEUR JOURNAL ÉTUDIANT universitaire québécois 2013

QUARTIER L!BRE

LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL • QUARTIERLIBRE.CA

Vol. 21 • numéro 12
26 février 2014
www.quartierlibre.ca

CULTURE

page 19

Cultivez votre relâche

SOCIÉTÉ

Apprenez à écouter

page 14

CAMPUS

50 ans : une marche à la fois

pages 4-5

• Lettre d'opinion •

Identité de genre : pour une université inclusive (partie II)

Cette lettre est la seconde partie d'un texte publié dans notre dernier numéro.

Dans une lettre publiée il y a deux semaines, je décrivais les problèmes que vivent les étudiants trans* [Note de l'auteure : terme englobant les personnes transgenres, transsexuelles ou *genderqueer*] au sujet de l'utilisation de leur nom légal à l'Université à la place de leur nom d'usage. Cependant, il y en a d'autres.

Les espaces genrés (et surtout les toilettes) sont une autre importante source d'anxiété. Une personne *genderqueer* peut se sentir mal à l'aise de devoir choisir entre deux options, toilette des hommes ou toilette des femmes, dans lesquelles elle ne se reconnaît pas. Une femme trans qui porterait des vêtements féminins mais qui aurait toujours un corps visiblement masculin ne se sentira pas à sa place dans la toilette des hommes, mais risque d'être victime de violence ou de discrimination en entrant dans celle des femmes. Et pour ce qui est d'utiliser une toilette publique pour changer de vêtements et d'expression de genre selon le contexte, n'y pensons même pas : en entrant comme homme et en sortant comme femme, par exemple, on est sûr de ne pas être au bon endroit, peu importe celui qu'on choisit.

En conséquence, certaines personnes trans* ne vont pas aux toilettes sur le campus.

En ce moment, les toilettes sont divisées hommes/femmes. C'est un état de fait plus ou moins inaltérable dans les cas des grands espaces de toilettes, mais il n'en est pas de même pour les toilettes à une personne, dont plusieurs sont inutilement genrées – si une seule personne à la fois peut entrer, pourquoi distinguer entre hommes et femmes ? Il en existe quand même un certain nombre, par exemple au Carrefour des arts et des sciences (au 1er étage du pavillon Lionel-Groulx). En ce moment, ces toilettes sont normalement séparées hommes/femmes, et il suffirait de retirer l'indication « hommes » ou « femmes » et de diffuser adéquatement l'endroit où elles se trouvent pour améliorer l'état d'esprit de bien des étudiants. Ce changement a déjà été mis en place pour les toilettes situées près de l'Action service communautaire (au niveau mezzanine du pavillon 3200, Jean-Brillant).

Des solutions en cours ?

Récemment, un regroupement s'est formé pour défendre les droits et les besoins des personnes trans* : le Groupe d'action trans* de l'UdeM.

En plus de militer pour l'usage du nom usuel et l'installation de toilettes neutres, le groupe a d'autres objectifs : modifier la Politique contre le harcèlement pour interdire la discrimination ciblant l'identité et l'expression de genre, éduquer le personnel à bien traiter les personnes trans* et favoriser la diffusion des politiques trans-inclusives de l'Université – quand il y en aura…

Les membres du groupe et moi-même cherchons présentement à rassembler une pétition qui nous donnera non seulement la chance d'appuyer ces revendications, mais aussi de sensibiliser la communauté universitaire à nos difficultés – peu de gens les connaissent. En date du 20 février, après seulement quatre jours et malgré notre faible nombre, nous avons déjà récolté plus de 500 signatures.

CAROLINE TROTTIER-GASCON
Étudiante en histoire
facebook.com/trans.umontreal
trans.umontreal@gmail.com

• Lettre d'opinion •

À la communauté universitaire,

Nous, étudiants et étudiantes de l'Association étudiante en service social de l'UdeM (AÉSSUM), avons été déconcertés-es en prenant connaissance des règles concernant le processus de sélection du recteur dans les statuts actuels de l'UdeM.

Premièrement, nous constatons que l'UdeM affiche un retard par rapport à la plupart des universités québécoises concernant la participation des différents groupes de la communauté universitaire au processus de sélection du recteur. À l'UQAM, par exemple, un bulletin de candidature est envoyé à toute la communauté universitaire afin de recueillir des noms de candidats-es potentiels-elles à ce poste. Les personnes et les groupes de la communauté universitaire qui prennent part à la consultation ont accès au dossier de présentation de chacun des candidats et candidates. Avant que le recteur ou la rectrice soit nommée par l'Assemblée des gouverneurs, la communauté peut exprimer son choix grâce à un vote électronique.

Deuxièmement, nous dénonçons la nature antidémocratique de ce processus de sélection, car ni les associations étudiantes, ni les syndicats des corps professoraux et des employés de l'UdeM ne peuvent participer directement à l'élection des candidats et candidates au rectorat. Actuellement, dans le processus de l'UdeM, les différents groupes de la communauté universitaire sont consultés, mais seulement à titre indicatif. Nous dénonçons aussi la nature non contraignante de ce processus, car les candidats et candidates n'ont pas l'obligation de remplir un bulletin de candidature, de transmettre un curriculum vitae ou de participer à des débats publics.

Considérant cette situation inacceptable, l'AÉSSUM demande :

• que les associations étudiantes ainsi que les différents syndicats des corps professoraux et des employés de l'UdeM participent directement à l'élection du recteur et à celle du conseil d'administration de l'Université ;

• que les candidats et candidates qui posent leur candidature au poste de recteur soient dans l'obligation de présenter un curriculum vitae et que celui-ci soit accessible publiquement à l'ensemble de la communauté universitaire ;

• que les candidats et candidates soient dans l'obligation de participer à des débats publics pour exposer leur vision de l'Université.

Finalement, nous dénonçons l'attitude de l'administration de l'UdeM face au mouvement de grève du printemps 2012 (injonction contre la FAÉCUM et recours aux forces policières sur le campus lors de la rentrée d'automne 2012). Nous nous opposons à la vision entrepreneuriale de l'Université que Guy Breton défend alors que celle-ci devrait être un lieu de partage de savoir et de connaissances sans préoccupation de rentabilité économique. Rappelons d'ailleurs qu'il considère que « *les cerveaux* [doivent] *correspondre aux besoins des entreprises*[1] ».

L'Association Étudiante en Service Social de l'UdeM

1. Martin, Éric & Ouellet, Maxime, « L'Université n'est pas une entreprise », *Le Devoir*, mercredi 26 octobre 2011, page A9

Thèmes de recherche au DESS, à la maîtrise et au doctorat en développement régional

- Effets des politiques de développement sur l'économie régionale
- Innovation et ancrage territorial des entreprises en milieux rural et urbain
- Acceptabilité sociale des projets d'exploitation des ressources naturelles
- Multifonctionnalité des territoires ruraux et de l'agriculture
- Adaptation des communautés locales aux changements climatiques

UQAR uqar.ca/developpement

OPINION

Réagissez aux articles !

Écrivez un court texte de 3 000 caractères ou moins qui traite de l'université ou des étudiants.

Nous nous ferons un plaisir de vous publier.

Envoyez à :
redac@quartierlibre.ca

ÉDITO

Sotchi, Marceau et la télévision

Une aide de 150 M$ est promise au secteur culturel afin de l'aider à prendre le virage numérique, dans le budget du gouvernement québécois déposé le 20 février dernier. Même si ce budget risque fort de ne pas tenir, pour raison d'élections, l'idée est intéressante.

Toutefois, il sera important de voir quelle stratégie sera adoptée par le ministère de la Culture et des Communications pour aider les entreprises culturelles à s'adapter à l'ère numérique. Sur ce plan, le Québec a déjà un retard flagrant par rapport à son voisin américain. Dans le monde télévisuel et cinématographique, Netflix s'étend de manière exponentielle au Canada et même chez les francophones, 5 % d'entre eux étant abonnés à ce service à l'automne, selon l'Observatoire des technologies médias. Ce chiffre monte même à 10 % chez les Québécois de 18 à 34 ans, malgré le faible choix en téléséries francophones. Personne ne semble pouvoir arrêter le géant américain.

Pourtant, les initiatives ne manquent pas, comme le prouve le projet de l'Office national du film du Canada (ONF) et du cinéma Excentris, de mettre en ligne des films de répertoire pour un coût moins élevé que celui payé en salle (p. 18). Si ce projet permet de voir des films de répertoire aux cinéphiles qui vivent hors des grands centres, il permet aussi de visionner chez soi des films qui souvent ne restent en salle que pour une très courte période.

C'est un projet qui a une visée louable, mais qui risque de se buter à une courte portée. Ce qui fait la force de Netflix par rapport à tou.tv, illico.tv ou d'autres services du genre, c'est sa vaste programmation pour un montant forfaitaire. Du fait que Radio-Canada et Québécor soient eux-mêmes les diffuseurs originaux de séries, ils priorisent leurs propres productions. Ainsi, il faut se nourrir à plusieurs sources pour être en mesure de regarder des séries de plusieurs chaînes sur demande.

La télé est-elle morte?

Tous veulent regarder les séries quand bon leur semble, particulièrement les 18-34 ans. Ils ne peuvent suivre à chaque semaine au même horaire une télésérie. C'est pour cette raison qu'un service internet est plus pratique qu'un abonnement à la télévision par câble.

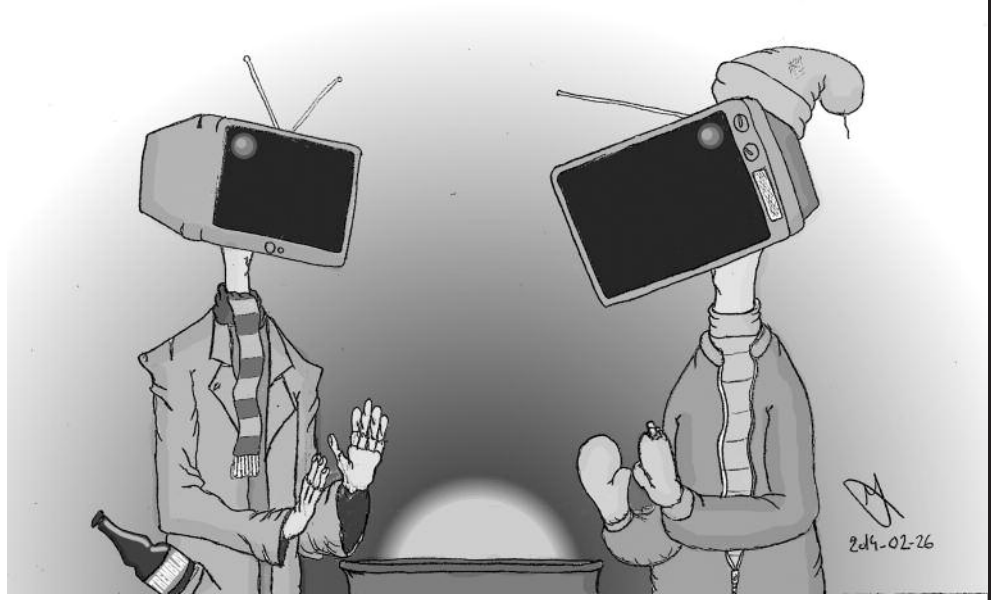


ILLUSTRATION : MÉLAINE JOLY

Lors des Jeux olympiques (JO) de Sotchi qui viennent de se terminer, nous avons d'ailleurs constaté qu'il était, pour beaucoup d'entre nous, plus agréable de suivre ces jeux « à la carte » sur le web plutôt que d'être soumis aux allers-retours constants entre disciplines que nous impose Ici Radio-Canada Télé ou TVA Sports.

Si ce phénomène n'est pas nouveau, les JO m'ont fait réaliser à quel point notre rapport à la télévision a évolué à cause d'internet. Ainsi, il est fort peu probable de voir la jeune génération redevenir esclave des horaires télévisuels après avoir goûté à la liberté que procurent les séries et les films sur demande.

Une plateforme centrale

Toutefois, comment assurer les revenus de ceux qui travaillent dans ces industries? Si l'on force à payer, l'option gratuite est presque toujours disponible et si l'on met plus de publicités, les logiciels antipubs se développeront encore plus.

C'est ici que le gouvernement peut agir avec sa stratégie de virage numérique du secteur culturel. Dans le milieu de la musique, la tendance semble être à réduire les intermédiaires. Des sites tels que Bandcamp permettent aux artistes de vendre leurs albums au prix qu'ils le souhaitent, directement au consommateur. Le site web prend 15% du coût de la vente. Plusieurs étiquettes de disques sont aussi présentes sur Bandcamp et adhèrent à ce système car il permet une distribution de grande envergure.

Le Québec devrait-il ainsi financer la mise en place d'une plateforme construite sur ce modèle pour le contenu télévisuel et cinématographique? On pourrait créer un site internet qui permettrait tant aux créateurs qu'aux distributeurs de contenu de mettre en ligne des séries, des films ou des émissions de télé faites au Québec.

Dans les grands axes de la politique exprimés dans le budget Marceau, on explique que l'argent doit servir à accroître *« la disponibilité, la facilité d'accès et la visibilité des contenus québécois »*.

Un service fonctionnant par abonnement et offrant exclusivement du contenu québécois permettrait aux créateurs d'ici d'avoir plus de visibilité et leur offrirait une plateforme viable pour des formats moins adaptés aux normes des distributeurs. Les webséries et les courts-métrages auraient la possibilité d'avoir des revenus.

Il ne faut pas oublier que dans le virage numérique, si la voix des distributeurs et des grandes compagnies de disque s'est souvent faite entendre, c'est d'abord les revenus des artistes qu'il faut viser à protéger et à augmenter, et non seulement réduire les pertes de publicités de TVA, Télé-Québec ou Ici Radio-Canada.

DOMINIQUE CAMBRON-GOULET

PROCHAINES RÉUNIONS DE PRODUCTION : les mercredis 26 février et 12 mars à 17 heures au local B-1274-6 du Pavillon 3200 Jean-Brillant.

QUARTIER L!BRE

RÉDACTEUR EN CHEF
Dominique Cambron-Goulet
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE
CAMPUS
Coraline Mathon
campus@quartierlibre.ca
SOCIÉTÉ
Ludivine Maggi
societe@quartierlibre.ca
CULTURE
Camille Dufétel
culture@quartierlibre.ca

PHOTOS DE LA UNE
Adil Boukind
Archives UdeM

JOURNALISTES
Caroline Bertrand, Valentin Bonheur, Sarah-Eden Dadoun, Anastassia Depauld, Amélie Gamache, Ethel Gutierrez, Jasmine Jolin, Ansou Kinty, Katy Larouche, Stéphanie Lojen, Michelle Paquet, Rodolphe Parent, Caroline Poliquin, Anne-Marie Provost, Tahia Wan

PHOTOGRAPHE
Adil Boukind
contact@adilboukind.com
CORRECTEURS
Isabelle Chartier
Simon Roy
Juliette Tirard-Collet

ILLUSTRATEURS
Mélaine Joly
Navid Moghaddam
DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

INFOGRAPHE
Alexandre Vanasse • Zirval design
PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com
IMPRESSION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Tirage de 6 000 exemplaires.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8
Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE TOMBÉE
3 mars 2014
PROCHAINE PARUTION
12 mars 2014

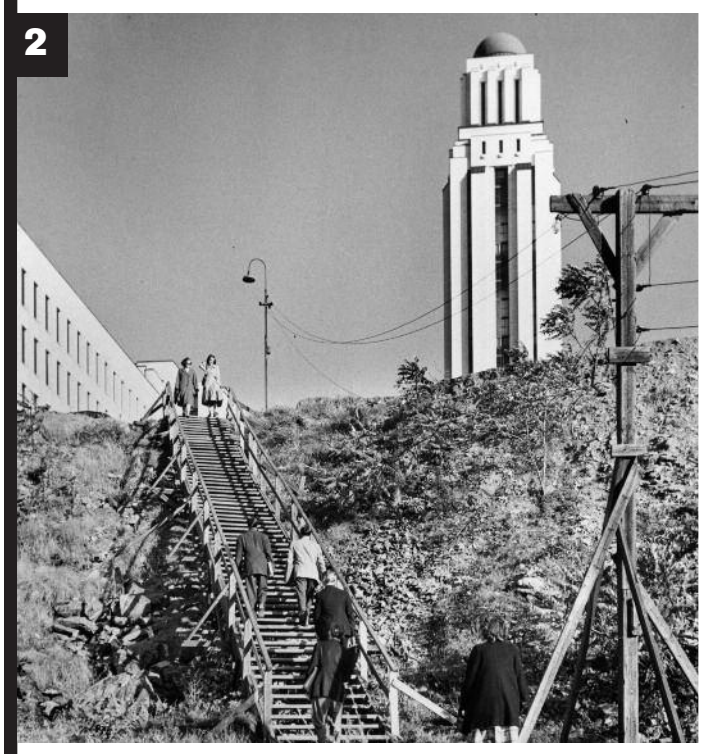
Il était une fois l'UdeM

L'UdeM a été fondée en 1878 et n'était à l'époque qu'une annexe de l'Université Laval. Regroupant les facultés de médecine, de droit et de théologie, l'UdeM était la première université francophone à Montréal. Ses infrastructures, sa population et son fonctionnement sont en constante évolution. Petit retour en arrière pour comprendre le quotidien des étudiants il y a une cinquantaine d'années.

par CORALINE MATHON

1

PHOTO : DIVISION DE LA GESTION DE DOCUMENTS ET DES ARCHIVES



2

PHOTO : DIVISION DE LA GESTION DE DOCUMENTS ET DES ARCHIVES

La rampe

En 1943, les étudiants de l'UdeM devaient gravir 142 marches pour atteindre l'un des seuls pavillons de l'époque, le pavillon Roger-Gaudry. C'est seulement en 1965 que la rampe d'accès mobile est installée, mettant fin à l'utilisation du plus long escalier de bois jamais construit à Montréal. La rampe peut transporter 16 000 personnes à l'heure vers le point le plus haut de l'UdeM en leur épargnant l'effort. Aujourd'hui cinquantenaire, la rampe a été indisponible dans un sens pendant plusieurs mois, l'âge des pièces rendant les réparations plus longues.

Institution religieuse

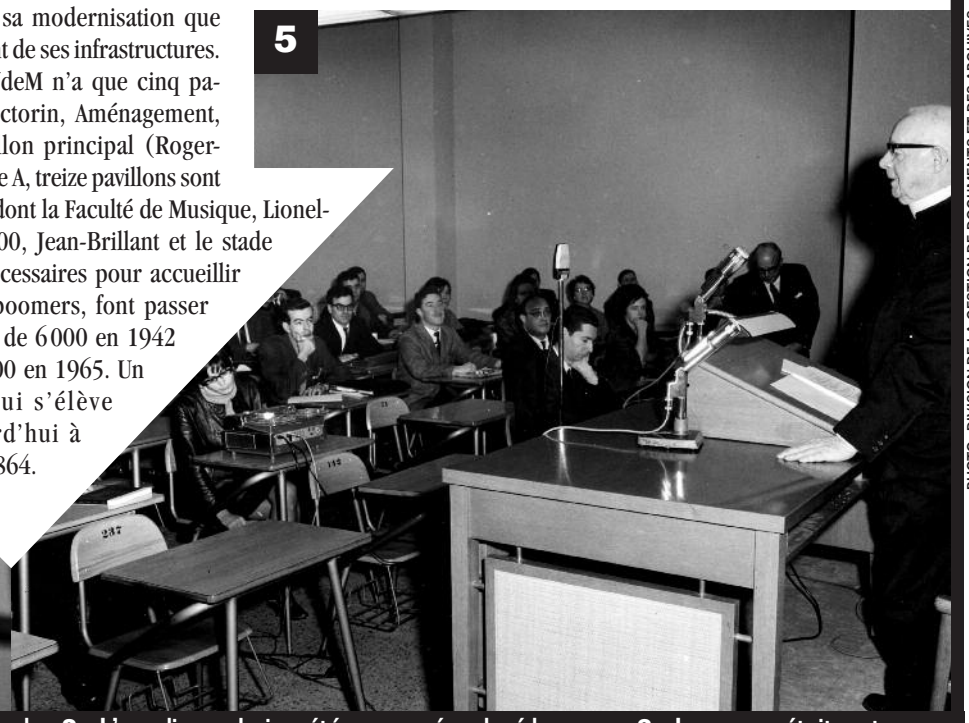
Avant l'arrivée au poste de recteur de Roger Gaudry en 1965, l'UdeM avait pour directeur un membre du clergé. L'abbé Irénée Lussier a été le dernier recteur non laïque, de 1955 à 1965. Les années 60 voient l'essor de l'UdeM, autant pour sa modernisation que pour le développement de ses infrastructures. Alors qu'en 1961 l'UdeM n'a que cinq pavillons, soit Marie-Victorin, Aménagement, J.-A.-DeSève, le pavillon principal (Roger-Gaudry) et la résidence A, treize pavillons sont construits dans les années 60, dont la Faculté de Musique, Lionel-Groulx, Maximilien, le 3200, Jean-Brillant et le stade d'hiver. Des espaces nécessaires pour accueillir l'arrivée des baby-boomers, font passer l'effectif étudiant de 6 000 en 1942 à plus de 9 000 en 1965. Un chiffre qui s'élève aujourd'hui à 62 864.

3

PHOTO : ADIL BOUKIND

4

PHOTO : ADIL BOUKIND



5

PHOTO : DIVISION DE LA GESTION DE DOCUMENTS ET DES ARCHIVES

1 • Quinze ans ont été nécessaires pour poser les 4 800 000 briques du pavillon Roger-Gaudry. 2 • L'escalier en bois a été conservé malgré la rampe. 3 • La rampe était en travaux du 13 novembre 2013 à la mi-février 2014. 4 • Les salles de classe continuent d'évoluer encore aujourd'hui. 5 • Dans les années 1960, des ecclésiastiques donnaient des cours.

Relation prof-élèves

S'il paraît aujourd'hui naturel pour un étudiant de l'UdeM d'intervenir dans un cours ou de discuter avec un professeur à son bureau, cela n'a pas toujours été le cas. La notion de respect n'était pas la même il y a 50 ans, alors que chacun devait tenir compte de la hiérarchie universitaire.

Marc Laurendeau enseigne le journalisme à l'UdeM depuis près de vingt ans et y a étudié le droit au début des années 1960. *« Les professeurs étaient sur un piédestal à l'époque, ils étaient l'autorité suprême,* dit-il. *Il y avait une conception de l'éducation beaucoup plus hiérarchisée. »*

Cet ordre a été bouleversé entre autres par l'introduction de l'évaluation des professeurs par les étudiants, des documents qui se rendent aux plus hautes instances de l'Université et dont les professeurs doivent tenir compte. *« Les étudiants ont maintenant un certain nombre d'exigences,* explique M. Laurendeau. *On n'avait pas à en avoir, dans les années 60. »*

En petit groupe, les cours d'été pouvaient être donnés à l'extérieur dans les années 1960.

PHOTO : DIVISION DE LA GESTION DE DOCUMENTS ET DES ARCHIVES

« Les professeurs étaient sur un piédestal à l'époque, ils étaient l'autorité suprême. »

MARC LAURENDEAU
Chargé de cours en journalisme

À l'époque, personne ne se permettait de tutoyer un professeur, comme avoue le faire l'étudiante en communication Lori-Lyne Francoeur. *« J'ai tendance à tutoyer les professeurs plus jeunes »,* admet-elle.

Un comportement avec lequel le professeur Marc Laurendeau est en désaccord. *« Je ne peux accepter le tutoiement, je ne suis pas le copain des étudiants »,* affirme-t-il.

Lori-Lyne pense toutefois que le sentiment d'admiration des étudiants envers les professeurs a bien survécu. *« Je les considère comme des guides qui sont supérieurs »,* affirme l'étudiante.

Luce Beaudet, qui enseigne à la Faculté de musique de l'UdeM depuis 48 ans, accepte quant à elle de se faire tutoyer par certains étudiants, par exemple ceux qu'elle supervise à la maîtrise. Cependant, la professeure vouvoie pour sa part ses étudiants. Elle n'a constaté aucune différence majeure dans les relations qu'elle entretenait avec ses étudiants à ses débuts par rapport à celles d'aujourd'hui. *« En musique, il y a beaucoup d'enseignement un à un, ce qui permet de développer une relation plus privilégiée »,* spécifie Mme Beaudet.

Les enseignants sont aujourd'hui beaucoup plus accessibles qu'ils ne l'étaient, tant dans les cours qu'en dehors des périodes d'enseignement. *« C'était une faveur d'être reçu au bureau ou même de poser une question,* se rappelle M. Laurendeau. *Et on se le faisait dire si notre question n'était pas pertinente. J'essaie de ne pas reproduire avec mes étudiants les attitudes de certains profs, qui n'étaient pas très accessibles. »*

Une qualité à laquelle Luce Beaudet accorde aussi beaucoup d'importance. *« Je n'ai jamais recours aux correcteurs, car je veux connaître mes étudiants,* précise-t-elle. *J'insiste pour garder de plus petites classes, parfois au détriment de mes activités de recherche, afin de développer des rapports plus profonds avec mes étudiants. »*

Les professeurs d'aujourd'hui offrent donc une accessibilité et une ouverture rarement vues chez leurs prédécesseurs des années 60. Il semble également que les classes moins nombreuses favorisent les relations plus étroites, et cela, peu importe l'époque.

AMÉLIE GAMACHE

Le courriel règne

Il y 50 ans, il aurait été difficile de concevoir qu'il serait un jour possible de communiquer aussi rapidement à distance, comme c'est le cas aujourd'hui avec internet. Certains s'inquiètent toutefois de la superficialité de ces échanges, notamment entre professeurs et étudiants.

Sylvain Desrochers est responsable du Certificat de Publicité à la Faculté de l'éducation permanente (FEP) et chargé de cours depuis 25 ans. Au début de sa carrière, les étudiants se présentaient à la faculté sans prendre de rendez-vous. *« Avant l'arrivée d'internet, je demandais aux étudiants de téléphoner pour prendre rendez-vous, puis des messages m'étaient transmis par télécopieur,* relate-t-il. *Maintenant, je fonctionne essentiellement par courriel. »* Selon lui, il s'agit du moyen de communication le plus efficace qu'il ait utilisé jusqu'à présent. Lorsque nécessaire, il donne tout de même rendez-vous aux étudiants pour pouvoir discuter face-à-face.

Robert Maltais, responsable du programme de journalisme à la FEP et chargé de cours depuis 15 ans, considère qu'il doit être disponible autant que possible pour les étudiants. En plus du courriel et du téléphone, son bureau est toujours ouvert aux étudiants. *« Je remarque que les enseignants sont très disponibles* [en personne], *mais qu'ils ont moins besoin de l'être »,* explique-t-il. Le nombre de demandes de rendez-vous a grandement diminué au cours des dernières années, la majorité des problèmes étant réglés par courriel.

« Il est plus facile d'avoir des contacts réguliers qu'avant, c'est certain. Maintenant, pour ce qui est de la profondeur de ces contacts, j'ai mes doutes. »

ROBERT MALTAIS
Responsable du programme de journalisme à la FEP et chargé de cours

Du côté des étudiants, les courriels et la plateforme *StudiUM* sont les outils les plus appréciés pour entrer en contact avec les professeurs. *« C'est simple, rapide et on a tout sur le plan de cours »,* dit l'étudiante à la maîtrise en ergothérapie Catherine Galarneau.

Pour M. Maltais, le courriel est la façon la plus facile et rapide de joindre les étudiants. Il relève néanmoins un inconvénient à ce moyen de communication. *« Il est plus facile d'avoir des contacts réguliers qu'avant, c'est certain,* affirme-t-il. *Maintenant, pour ce qui est de la profondeur de ces relations, j'ai mes doutes. »* Alors qu'autrefois, il était de mise d'avoir une discussion en personne ou au téléphone, on peut désormais se contenter d'un échange à caractère impersonnel par courriel.

STÉPHANIE LOJEN

Double Pizza.ca
(514) 343•0•343
Double Pizza
Fièrement Québécois depuis 1991
10% de RABAIS sur présentation de votre carte étudiante!
Sur tout achat de plus de 20$
Fier partenaire des CARABINS
5002 Chemin Queen Mary SNOWDON

Des étudiants responsables ?

Il n'est pas rare d'apercevoir des déchets dans les bacs à recyclage et des matières recyclables dans les poubelles de l'UdeM. Malgré ces écarts « inévitables », les principaux acteurs responsables du recyclage jugent que l'Université a un comportement exemplaire.

« *Pour certaines matières, nous sommes largement au-dessus des cibles de Recyc-Québec,* soutient le coordonnateur au développement durable de l'UdeM, Stéphane Béranger. Selon les chiffres de la dernière enquête menée en 2011, les taux de recyclage de verre atteignent près de 95 % à la cafétéria Chez Valère et au pavillon Claire-McNicoll, alors que l'objectif est de 70 %.

Toutefois, certaines matières sont en deçà de la cible, comme pour le métal, dont le taux de recyclage peut descendre jusqu'à 30 %. *« C'est sûr qu'on continue à trouver des matières recyclables dans les poubelles,* poursuit le coordonateur. *Nous sommes tellement nombreux, c'est en quelque sorte inévitable. Mais dans l'ensemble, nous sommes très satisfaits, c'est bien séparé. »*

Si les chiffres diffèrent de la perception des responsables du développement durable, c'est que l'étude est plus ancienne que l'installation des îlots de trois poubelles (déchets, contenants et papier) dans plusieurs pavillons. *« Il faudrait faire une nouvelle étude en 2015 pour voir la progression,* soutient le coordonnateur du comité Développement durable de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAÉCUM), Philippe Cambron. *Maintenant, il n'y a plus d'infrastructures. »*

Des bacs contaminés

Si l'on trouve des matières recyclables dans les poubelles de l'UdeM, le taux de contamination des bacs à papier et à contenants (verre, plastique, métal) est assez faible. *« En ce qui a trait au papier, c'est environ 5 % de contamination,* explique M. Béranger. *Ce qu'on trouve le plus souvent, ce sont des verres à café en papier. Mais ce n'est pas recyclable puisqu'il y a une pellicule de plastique à l'intérieur. »*

Ce niveau de contamination est sensiblement le même que celui des autres institutions ou bureaux montréalais. *« Environ 4 % des 200 tonnes de matières que l'on reçoit chaque jour ne sont pas réutilisables »,* indique le directeur général de RécupérAction Marronniers, Richard Lanciault. C'est à ce centre de tri que tout le papier récupéré à l'UdeM est envoyé. *« Dans les bureaux, le taux de contamination est toujours plus faible que dans le secteur résidentiel, où il oscille entre 12 et 15 %,* poursuit M. Lanciault. *Les matières utilisées au travail ou même dans une université sont plus uniformes que celles utilisées à la maison. »*

À l'Université, ce sont les employés de la Direction des immeubles (DI) qui s'occupent des bacs à recyclage. *« Les employés de la DI ont une certaine marge de manœuvre,* précise M. Béranger. *Si les membres du personnel voient que le sac est trop contaminé, ils peuvent le jeter, mais cela arrive rarement. »*

Instaurer des habitudes

Selon les trois spécialistes, le travail de sensibilisation auprès des étudiants n'est pas terminé, malgré des taux de réussite déjà satisfaisants. *« Ce n'est pas facile,* estime Philippe Cambron. *Il y a une certaine incompréhension quant à ce qui est ou non recyclable. »* La population se demande souvent quoi faire avec des contenants souillés, par exemple. *« Lorsqu'un contenant de lait a été mal rincé et qu'il se retrouve au centre de tri, ça sent tellement mauvais qu'on le jette »,* indique Stéphane Béranger.

Pour Richard Lanciault, il est clair que cette incompréhension est due aux nombreux types de collecte. *« Depuis cinq ans, à la Ville de Montréal, on peut mettre toutes les matières recyclables dans le même sac, car les équipements sont automatisés,* souligne-t-il. *Dans les centres de tri ICI* [Industries, commerces, institutions], *la majorité des matières est triée à la main, c'est pour ça qu'il faut bien séparer les matières et répéter aux gens que ce n'est pas comme à la maison. »*

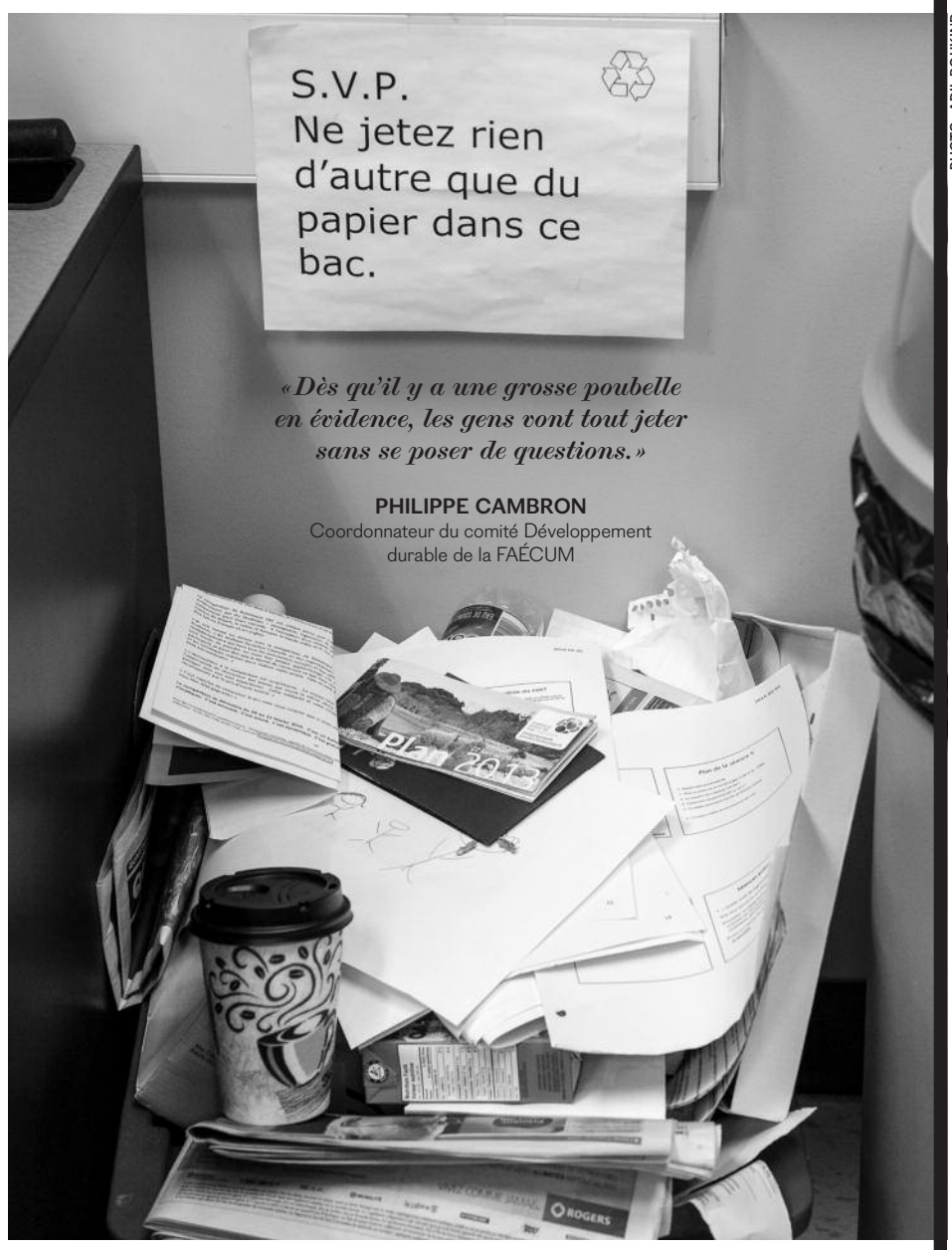
Cette séparation des matières à la source est d'ailleurs plus efficace et permet de recycler davantage, selon M. Béranger. *« À la Ville, une grande partie du recyclage est perdue à cause de la manutention,* remarque-t-il. *Certaines entreprises ne veulent pas du papier de la Ville, car on y trouve du sable provenant des contenants de verre. Elles préfèrent le papier des Marronniers, qui est de meilleure qualité et moins contaminé. »*

À la bonne place

Selon Philippe Cambron, il faut s'assurer que le recyclage est une option facile. *« On ne devrait pas avoir à chercher les bacs,* souligne-t-il. *À certains endroits sur le campus, ce n'est pas mis assez en évidence. »*

Même si la population est déjà habituée à recycler, l'emplacement des bacs est un élément primordial, selon M. Béranger. *« Dès qu'il y a une grosse poubelle en évidence, les gens vont tout jeter sans se poser de questions,* indique-t-il. *C'est pour cette raison que nous avons retiré la majorité des poubelles des salles de classe. Lorsque les étudiants se trouvent devant les îlots, ils vont séparer. »* L'UdeM prévoit d'ailleurs enlever le plus de poubelles possible durant ses rénovations afin de donner priorité aux ilots.

DOMINIQUE CAMBRON-GOULET



« Dès qu'il y a une grosse poubelle en évidence, les gens vont tout jeter sans se poser de questions. »

PHILIPPE CAMBRON
Coordonnateur du comité Développement durable de la FAÉCUM

PHOTO : ADIL BOUKIND

DU COMPOST AVEC ÇA?

Depuis le 20 janvier, la cafétéria Chez Valère, au pavillon 3200, Jean-Brillant, a mis en place des bacs à compost. *« C'était notre objectif le plus important,* soutient Philippe Cambron. *On était à 0 % en 2011 lors du rapport alors que l'objectif est de 60 %. »*

Après un mois d'implantation, le compost à la cafétéria dépasse les attentes. *« Ça marche très bien,* relate Stéphane Béranger. *On visait 70 % de taux de compostage et nous sommes au-dessus de 90 % après trois semaines seulement. »*

L'an dernier, les cafétérias de l'UdeM avaient décidé de rendre tous leurs contenants à nourriture compostables. Toutefois, en l'absence de service de compost, tout était jeté à la poubelle plutôt que de servir d'engrais pour les plantes. Aujourd'hui, ces assiettes, tasses et récipients de carton peuvent retourner à la terre.

***Quartier Libre* se met, le temps d'une journée, dans la peau d'un acteur de la communauté universitaire de l'UdeM.**

Travailleur de l'ombre

Depuis 13 ans, Ran Roeun est l'opérateur de la chaufferie et du climatiseur central au pavillon Roger-Gaudry. Ses principales tâches consistent à s'assurer que les chauffages et climatiseurs fonctionnent convenablement dans le pavillon et à réparer les machines au besoin. Un travail inconnu des étudiants, mais pourtant indispensable au bon fonctionnement de l'UdeM.

Les matins d'hiver, cinq jours par semaine, Ran Roeun commence sa journée à 7 h 15 au pavillon Roger-Gaudry, bâtiment dont il est le seul à avoir la charge. *« Le campus est divisé en six secteurs géographiques ; Roger-Gaudry appartient au secteur centre,* explique-t-il. *Ma mission est de m'assurer que les équipements sont réglés correctement et qu'ils fonctionnent de façon sécuritaire. »*

« Roger-Gaudry, c'est un vrai spaghetti. Parfois, ce n'est pas évident pour les réparations. »

RAN ROEUN
Opérateur de la chaufferie
et du climatiseur central au pavillon Roger-Gaudry

Ran Roeun ne sait jamais à quelle heure sa journée de travail s'achève.

PHOTOS : ADIL BOUKIND

Sa première tâche en arrivant est d'ouvrir sa session sur l'ordinateur pour vérifier si des alarmes qui apparaissent sur le système informatique se sont déclenchées. Ces alarmes lui signalent les irrégularités thermiques dans le bâtiment. *« La majeure partie du système est automatisée à Roger-Gaudry,* affirme-t-il. *Avant, on réglait les thermostats à la main, mais maintenant, c'est numérique. »*

Une fois les irrégularités réglées, il ouvre un cahier dans lequel sont consignées les notes et les lectures des compteurs de la veille. *« S'il y a des choses inhabituelles, je le note en marge »,* indique M. Roeun. Ce travail effectué, il part faire le tour des équipements pour vérifier leur fonctionnement.

Il doit relever l'indice de corrosion de l'eau ainsi que les données des différents compteurs. En premier lieu, il vérifie les compteurs du compresseur d'air, qui sont des pompes de chauffage ou de refroidissement, puis les compteurs d'eau, une tâche qui doit encore être faite manuellement. *« La loi oblige de lire sur les compteurs pour les machines sous pression,* prévient-il. *En général, j'ai terminé tout ça vers 10 h. »*

Sans l'opérateur, les chauffages ne seraient jamais contrôlés.

La lecture des compteurs terminée, il retourne au bureau afin de noter les nouvelles lectures dans son cahier. Il traite ensuite les appels de services par ordre de priorité. Cet exercice se poursuit jusqu'à 15 h 45, heure à laquelle sa journée se termine. *« Ça, c'est l'idéal, mais ce n'est pas toujours le cas,* avoue-t-il. *Souvent, on vient me voir et on me dit : "j'ai besoin de toi pour arrêter tel système ou venir réparer telle machine" ».* Ces appels de service peuvent être très variés. Il peut s'agir d'aller vérifier en personne une salle avec une odeur nauséabonde ou encore un local où il fait trop froid et qui nécessite une manipulation du thermostat.

Des journées de travail imprévisibles

Il y a également des réparations qui sont urgentes et qui bousculent le programme. Par exemple, les pannes qui touchent les systèmes de ventilation et de chauffage des laboratoires doivent être traitées sur-le-champ. Dans ces locaux où l'on manipule des produits parfois toxiques, le renouvellement de l'air doit être permanent. Les pannes qui touchent les salles de serveurs présentent également une certaine urgence. Il faut s'assurer que la température ne soit pas trop élevée afin d'empêcher toute surchauffe des machines.

Les fuites d'eau peuvent également perturber l'emploi du temps de l'opérateur puisque celles-ci sont parfois difficiles à localiser. *« Roger-Gaudry, c'est un vrai spaghetti,* confie M. Roeun en pointant les tuyaux enchevêtrés qui serpentent dans tout le bâtiment. *Parfois, ce n'est pas évident pour les réparations. »*

Les problèmes techniques peuvent survenir à n'importe quelle heure. *« Un peu après Noël, j'ai été appelé pour résoudre un problème de chauffage,* raconte l'opérateur. *Je suis revenu vers 23 h pour réparer la valve de chauffage et j'ai terminé la réparation vers 2 h du matin. À 2 h 30, j'étais rentré à la maison et j'ai vu ma femme avec le téléphone dans les mains. C'était la sureté à l'autre bout du fil. J'avais encore mon manteau sur le dos. Un dégât d'eau est survenu, alors j'ai finalement terminé la réparation à 4 h du matin. »*

Malgré les imprévus, M. Roeun estime que ses conditions de travail se sont améliorées. *« Il y a eu beaucoup de rénovations, notamment sur les équipements qui sont plus ou moins automatisés et ça fait vraiment du bien »,* assure-t-il. L'opérateur a entre autres observé des rénovations visant à réduire les coûts énergétiques et à permettre une meilleure automatisation du système.

VALENTIN BONHEUR

D'un fuseau à l'autre

Tout comme les athlètes canadiens à Sotchi, les Carabins subissent les impacts du décalage horaire lors des compétitions, tant au Canada qu'à l'étranger. Qu'il se produise vers l'est ou vers l'ouest, ce décalage peut avoir des conséquences sur les performances physiques et l'état mental des sportifs. Si les capacités varient en fonction du nombre d'heures de décalage, il est possible de s'y préparer avant le départ.

« *Il faut que l'athlète commence à suivre le rythme du pays d'accueil avant même de partir, comme s'il était déjà sur place,* explique la physiothérapeute en chef de la Clinique de médecine du sport de l'UdeM et du Centre hospitalier de l'UdeM (CHUM), France Brunet. *L'entraînement, les repas et le cycle du sommeil doivent s'adapter aux horaires du pays dans lequel a lieu la compétition au moins cinq jours avant le départ.* »

« Il faut qu'ils vivent tout de suite au rythme local. Ils doivent également se coucher et dormir selon les heures du pays d'accueil »

CHANTAL DAIGLE
Kinésiologue du Département de kinésiologie de l'UdeM

Chaque heure de décalage nécessiterait un jour de récupération sur le lieu de la compétition. « *Il faut au moins une semaine pour se remettre d'un décalage de cinq à sept heures,* soutient Mme Brunet, qui est aussi coordonnatrice médicale des Carabins. *Donc, il faudrait partir au moins deux semaines avant, si possible.* » La première semaine permettrait au corps des sportifs de s'habituer au changement d'horaire, tandis que la deuxième semaine leur permettrait de retrouver pleinement leurs capacités physiques et mentales pour les épreuves.

Mieux vaut prévenir

Comme les joueurs des Carabins ne peuvent pas toujours se rendre longtemps à l'avance dans la ville ou dans le pays des épreuves sportives, il leur est recommandé de s'accoutumer au pays en amont du déplacement. « *Je me prépare une semaine à l'avance,* déclare l'attaquante et capitaine de l'équipe de hockey féminin des Carabins, Kim Deschênes. *Selon le sens du décalage, je me couche soit plus tôt soit plus tard, mais arrivée là-bas, j'ai toujours besoin de deux ou trois jours pour m'adapter.* » La joueuse a déjà voyagé à Calgary, en Italie et en Turquie pour des matchs.

Malgré une préparation et un décalage anticipés, les athlètes peuvent souffrir du changement d'horaire. L'attaquante de l'équipe féminine de volleyball des Carabins Marie-Sophie Nadeau, qui a déjà voyagé en Russie et en Chine avec l'équipe canadienne pour les Universiades, reconnaît que les voyages perturbent son cycle de sommeil. « *À l'arrivée, les premières heures ne sont pas si pires, car le fait d'être dans un nouveau pays nous procure de l'adrénaline,* souligne-t-elle. *Par contre, la journée qui suit la première nuit passée dans le pays est difficile.* »

S'habituer au pays d'accueil est primordial pour que l'athlète soit capable de performer.

PHOTO : ADIL BOUKIND

La kinésiologue du Département de kinésiologie de l'UdeM Chantal Daigle assure que les sportifs doivent se familiariser au plus vite avec leur environnement malgré leur fatigue. « *Il faut qu'ils vivent tout de suite au rythme local. Ils doivent également se coucher et dormir selon les heures du pays d'accueil* », déclare-t-elle.

Impacts multiples

Le décalage horaire n'affecte pas seulement le cycle du sommeil. Il peut causer des troubles de l'appétit, qui entraînent un manque d'énergie, mais aussi diminuer la capacité de prise de décision, la synchronisation des mouvements ou le niveau de concentration d'un joueur. « *Selon la discipline, par exemple au golf, un joueur peut être moins concentré en raison du décalage* », convient Mme Daigle.

Toutefois, Mme Brunet et Mme Daigle constatent que le décalage horaire est vécu différemment selon que les déplacements se font vers l'est ou vers l'ouest. Les causes exactes de ce phénomène demeurent toutefois inconnues. « *Un déplacement vers l'ouest serait plus facile,* constate la coordonnatrice médicale des Carabins. *Peut-être y a-t-il un lien à établir avec le fait que les sportifs sont exposés à la lumière plus longtemps.* »

La lumière permet au corps de sécréter la mélatonine, qui régule le sommeil des individus. « *Une fois sur place, on incite les joueurs à faire de longues marches pour être en contact avec la lumière* », déclare la kinésiologue.

Si le décalage horaire peut être difficile lors de compétitions à l'étranger, il faut souligner que ce n'est qu'un des nombreux aspects du voyage. Les conditions météorologiques ainsi que les habitudes alimentaires d'un pays étranger peuvent aussi avoir des répercussions sur les performances des athlètes.

LUDIVINE MAGGI

UL
CAMPUS D'ÉTÉ
À L'ÉTÉ 2014, PAS DE VACANCES POUR LES PASSIONNÉS!
Plus de 60 écoles d'été / 1 300 cours réguliers / 150 cours à distance
ulaval.ca/ete
UNIVERSITÉ LAVAL
Ville de Québec

Ce sont souvent les entraîneurs qui déterminent quelle nage est la plus adaptée pour un athlète.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Aux quatre coins de la piscine

La natation de compétition est un sport qui comporte quatre styles de nage : le crawl, la brasse, le dos et le papillon. Chacune comporte ses propres techniques, c'est pourquoi chaque athlète suit un entraînement différent selon le style dans lequel il se spécialise.

En règle générale, le crawl est la nage la plus rapide, contrairement à la brasse, qui est la plus lente. Le papillon est considéré comme la plus compliquée à réaliser, alors que le dos a pour seul contrainte d'être sur le dos en permanence.

Le papillon est une nage symétrique puisque les mouvements du côté droit du corps sont identiques à ceux du côté gauche. Quant au crawl, c'est une nage asymétrique qui consiste à rentrer un bras après l'autre dans l'eau et à sortir la tête uniquement pour respirer.

La nage sur le dos s'apparente au crawl, car le mouvement des bras y est très important. *« Il n'y a pas de plongeon, puisque nous sommes directement dans l'eau, comparativement aux départs des autres nages, qui se font à l'extérieur, sur le bloc de départ »,* explique l'étudiant en arts et sciences et nageur de dos Charles Francis.

C'est la seule nage qui utilise des drapeaux pour annoncer l'arrivée des murs aux nageurs. Ces drapeaux sont suspendus à un fil tendu au-dessus de la piscine. *« C'est un élément technique qui nous est très utile, car cela nous permet de savoir combien de coups de bras il nous reste à faire avant l'arrivée »,* déclare l'athlète. Le dossiste doit surtout travailler la poussée au mur lors du départ et des virages, pour gagner en vitesse. *« Cela a beaucoup d'impact sur le résultat final de la course »,* estime le nageur.

Chez les Carabins, il y des specialistes dans chaque style de nage. L'entraîneur de natation des Bleus Pierre Lamy et son assistante supervisent l'entraînement de tous les nageurs. Afin de pouvoir se concentrer sur chacun des athlètes, M. Lamy répartit les nageurs en groupes. *« Il y a huit couloirs dans la piscine, et je divise les étudiants selon leur spécialité dans chacun des couloirs »,* explique-t-il.

Lors des entraînements, tous les nageurs commencent par faire les mêmes styles de nages, par exemple le crawl. Par la suite, ils se regroupent par spécialité. *« Je leur en demande beaucoup, mais en même temps, je suis conscient qu'ils sont avant tout des étudiants,* admet l'entraîneur-chef. *Pour moi, il est plus important d'être éduqué que de se concentrer uniquement sur la natation. À moins d'être un des Michael Phelps de ce monde, et encore là, il doit se trouver un plan B puisqu'il ne fera pas de compétition toute sa vie. »*

À chacun sa nage

L'étudiant en arts et sciences Christopher Bezeau estime que le papillon est la nage la plus difficile physiquement. *« Les entraînements durant la semaine sont différents,* explique le papillonneur. *Il faut savoir que ce n'est pas à chaque entraînement que les nageurs pratiquent leur spécialité. »* Dans son programme d'entraînement, Christopher n'a pas à augmenter de beaucoup sa masse musculaire. Il tient à préciser que chaque nageur est différent et que l'entraînement est par conséquent adapté pour chacun. *« Je vais faire de la musculation uniquement une ou deux fois par semaine, car prendre trop masse ne me donne pas de bons résultats dans mes courses »,* déclare-t-il. C'est pourquoi il travaille donc plutôt ses abdominaux et sa flexibilité.

Pour Christopher, sa spécialisation en tant que papillonneur s'est faite graduellement. *« À mes débuts, je pratiquais toutes les sortes de nages*, explique-t-il. *En participant à de plus en plus de compétitions, je me rendais compte qu'avec certaines nages, dont le papillon, je faisais de meilleurs classements et j'excellais. »*

De son côté, l'étudiante en arts et science Barbara Jardin s'est fait suggérer par son ancien entraîneur de se spécialiser dans le crawl. *« Plus jeune, je faisais toutes les nages, mais plus particulièrement le dos,* raconte-t-elle. *Quand j'ai eu 15 ans, mon ancien entraîneur m'a dit qu'il voulait que je commence à m'entraîner pour le crawl. »* La nageuse s'entraînait à l'époque au centre national de natation de Montréal.

« Je n'ai pas vraiment besoin de flexibilité, mais davantage de poussée au mur, déclare Barbara. *Il faut se laisser aller dans l'eau et ne pas être trop tendu. »* Pendant une course, l'étudiante pense beaucoup à sa technique de bras, mais pour le reste, cela lui vient tout naturellement. *« À chaque entraînement, je me donne à 100 %,* dit-elle. *J'aime l'impression d'avoir le goût de vomir, car je sais que j'ai tout donné et que j'ai travaillé fort. »* Lors des entraînements à la salle de sport, Barbara travaille beaucoup ses bras, qui sont un peu plus faibles que ses jambes.

ETHEL GUTIERREZ

Yan Bertrand
coordonnateur aux affaires académiques de premier cycle
acadpc@faecum.qc.ca

Désabonnements à 1142 périodiques aux bibliothèques de l'UdeM

Depuis quelques années, les bibliothèques de l'Université de Montréal subissent des compressions budgétaires qui entraînent des coupures dans l'acquisition de documents. Habituellement, ces coupures entrainent une diminution des achats de livres et de manuels, mais cette année, elles entrainent un désabonnement à plusieurs périodiques appartenant à la collection *Wiley Online Library*, à laquelle l'UdeM était abonnée.

Au total, les abonnements à 1142 périodiques de la collection *Wiley Online Library*, qui compte 1510 titres, sont maintenant annulés. La communauté universitaire n'aura pas accès aux numéros parus à partir du mois de février. Elle conserve toutefois l'accès aux articles publiés avant janvier 2014 et à 368 titres de la collection.

Cette décision découle d'une longue réflexion. Elle a également pour objectif de critiquer la situation actuelle des bibliothèques face aux éditeurs commerciaux qui ont la mainmise sur les périodiques. Les éditeurs offrent en effet aux universités leurs périodiques à travers des collections complètes à un prix préférentiel, mais chaque année, ils imposent des augmentations de prix largement supérieures à l'inflation, que l'UdeM ne peut plus absorber.

En s'abonnant à 24 % des périodiques de Wiley de façon individuelle, l'Université de Montréal débourse aujourd'hui 68 % du montant qu'elle payait pour la collection complète. Ce qui représente une diminution de la facture de 243 000 $. Les abonnements conservés représentent 71,4 % de l'utilisation des périodiques par l'Université en 2012.

Face à ces coupures, la Direction des bibliothèques a décidé d'abolir les frais de prêt d'articles entre bibliothèques et de créer un groupe de travail pour évaluer les titres les plus importants pour l'enseignement, l'apprentissage et la recherche à l'Université. Car, dans les prochaines années, d'autres collections viendront à échéance et d'autres coupures auront lieu; il faudra alors que le choix de périodiques à conserver soit fait en collaboration avec la communauté universitaire et en connaissant les impacts de ces annulations.

Pour les étudiants au premier cycle et aux cycles supérieurs, ces coupures ne sont pas sans impact. La FAÉCUM devra donc s'assurer qu'ils sont écoutés tout au long des démarches du groupe de travail et de la consultation de la communauté universitaire.

Francis Bouchard
coordonnateur aux affaires universitaires
universitaire@faecum.qc.ca

Des fonds pour soutenir les activités étudiantes

Connaissez-vous le FAVE et les frais technologiques et de soutien ?

Vous avez peut-être déjà aperçu ces 2 noms sur votre facture étudiante. Ce sont en fait des cotisations automatiques non obligatoires qui sont prélevées au moment de votre inscription à l'Université.

Le Fonds d'amélioration à la vie étudiante (FAVE) est constitué grâce une contribution de 25 $ par trimestre et par étudiant. Comme son nom l'indique, le FAVE permet de financer des activités qui favorisent l'amélioration de la vie étudiante. Plusieurs projets ont été financés grâce à ces sommes : le réaménagement de la cour intérieure du pavillon Marie-Victorin, le prolongement des heures d'ouverture des bibliothèques ou encore la rénovation de la bibliothèque de physique pour ne citer que quelques exemples. Un comité d'attribution veille à l'affectation des dons.

Les frais relatifs à l'amélioration des services technologiques et informatiques, des collections des bibliothèques et de la qualité de la vie étudiante sont aussi facturés sous forme de cotisation automatique non obligatoire (CANO). Ils permettent de financer différents projets et sont également disponibles pour les associations qui souhaitent améliorer certains espaces mis à disposition des étudiants ou acheter un réfrigérateur pour améliorer leur offre de services. Les CANO ont par exemple servi à la rénovation du café étudiant du pavillon André-Aisenstadt.

Les principaux critères d'admissibilité pour obtenir une subvention sont les suivants : le projet doit profiter à un nombre important d'étudiants et, idéalement, ne pas être un événement ponctuel. Il est bien clair que le FAVE ne peut pas servir de source pérenne de financement, mais il arrive que des activités ponctuelles soient financées à l'occasion dans la perspective de lancer un événement et fournir une plateforme de départ pour les années suivantes.

Pour savoir si votre projet peut bénéficier d'une subvention, n'hésitez pas à consulter la documentation disponible sur le site web de la FAÉCUM, dans la section *Guides à l'intention des membres*, ou à communiquer avec moi à ***universitaire@faecum.qc.ca.***

C'est peut-être le coup de main dont vous avez besoin pour mettre en place un projet qui profitera à bon nombre d'étudiants de l'Université!

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*.

PARSECS

Programme d'aide au rayonnement du savoir étudiant des cycles supérieurs

La FAÉCUM peut vous aider à participer à une activité à caractère académique à l'extérieur du campus de l'UdeM.

Subventions pouvant aller jusqu'à 500$

Date limite : 21 mars

Renseignements et formulaire disponibles au : www.faecum.qc.ca/boursesetsubventions

La FAÉCUM soutient la réalisation de projets étudiants sur le campus de l'UdeM grâce à des subventions pouvant aller jusqu'à

2000 $

FAÉCUM
FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

La bibliothèque itinérante idAction Mobile est utilisée pour aller à la rencontre des itinérants autochtones.

Philosophe urbain

Rencontrer des personnes en situation d'itinérance à Montréal chaque semaine, c'est la mission que s'est donnée l'étudiant en philosophie à l'UdeM Maxime Langlois. Beau temps, mauvais temps, il parcourt les rues du centre-ville à bord de la fourgonnette idAction Mobile pourvue d'une bibliothèque, de calepins à dessin et de café. *Quartier Libre* l'a suivi le temps d'un après-midi.

par ANNE-MARIE PROVOST • photos : ADIL BOUKIND

« *On l'appelle la boîte à prétextes* », explique l'étudiant à la maîtrise en ouvrant les deux portes arrière de sa fourgonnette. Apparaît la bibliothèque itinérante : constituée de quelques étages, elle déborde de livres de fiction, de livres politiques ainsi que de revues. « *Les livres sont en fait une excuse pour créer un espace d'échange avec les personnes en situation d'itinérance,* explique-t-il. *Nous ne nous voyons pas comme de simples distributeurs de livres.* » Maxime estime qu'il faut faire plus qu'aider à combler les besoins physiques. Selon lui, les gens ont aussi des besoins intellectuels.

IdAction Mobile, créé il y a environ deux ans, est un projet d'éducation citoyenne destiné aux jeunes autochtones en situation d'itinérance à Montréal. Ce programme a été mis en place par l'organisme de bienfaisance Exeko, qui vise à inclure les populations les plus marginalisées par la culture et l'éducation depuis 2006.

Tous les livres constituant la bibliothèque proviennent de réseaux de donateurs. « *Les personnes en situation d'itinérance ont de plus en plus le réflexe de rendre les livres après leur lecture,* assure l'étudiant en philosophie. *Sinon, les médiateurs les incitent à les donner à d'autres pour qu'ils circulent.* »

> *« Nous voulons créer des zones de prise de parole dans des lieux où ça n'existe pas. »*
>
> **MAXIME LANGLOIS**
> Étudiant à la maîtrise à l'UdeM et médiateur pour Exeko.

Chaque semaine, l'étudiant de l'UdeM choisit un thème différent qu'il veut aborder avec les participants. « *La semaine dernière, nous avons abordé le thème de la folie,* raconte-t-il. *Cette semaine, j'aimerais discuter de la ville, de la façon dont on peut se l'approprier.* »

En ce lundi du début du mois de février, la température est d'environ -15°C. « *Nous sommes présents même pendant les grands froids* », affirme Maxime. L'hiver, c'est plus dans les stations de métro que dans les parcs ou sur les trottoirs que les médiateurs et bénévoles d'idAction Mobile vont à la rencontre des sans-abri.

Station Atwater

Le premier arrêt est à la station Atwater, sortie rue de Maisonneuve. Une voiture de police est stationnée devant les portes du métro. « *Normalement, nous avons de bonnes relations avec les policiers,* assure Maxime. *Les coordonnateurs du projet sont allés faire des exposés sur le projet et sont en pourparlers avec les directeurs des différents postes de quartier.* »

À l'intérieur du métro, accoté sur un mur proche des tourniquets, Didi ne se fait pas prier pour feuilleter les livres. « *Je parle cinq langues* », confie l'autochtone en anglais. L'équipe d'idAction Mobile est assise en plein milieu du couloir sous le regard intrigué des passants.

Maxime entame une discussion avec Didi, qui lui raconte les larmes aux yeux qu'un bon ami à lui est mort récemment. « *Il y a des gens qui nous racontent des trucs très personnels, comme le suicide, la mort ou le viol d'une personne proche,* dit Maxime. *Ensuite, nous partons de leurs expériences pour aller dans un registre philosophique, sociologique ou d'action citoyenne.* »

L'équipe se dirige vers la sortie Sainte-Catherine, devant le parc Atwater. « *Ce parc, c'est le principal lieu social des autochtones en situation d'itiné-*

Deux filles proposent un trou de beigne à l'itinérant Didi rencontré à la station Atwater alors qu'il discute avec Maxime et un bénévole de l'organisme Exeko.

rance », soutient-il. Assis sur les bords des grandes fenêtres proches des entrées, il y a foule. Maxime et le bénévole qui l'accompagne sont bien reçus. Plusieurs connaissent déjà l'organisation.

Arrivé au Canada en 2010, Mustafa, un Éthiopien, emprunte un livre sur les Amérindiens de la côte du Pacifique Nord. *« Je veux en apprendre plus sur mes amis,* explique-t-il en anglais, en pointant un groupe d'autochtones un peu plus loin. *Je veux savoir comment ils ont traversé la vie et vécu les oppressions qu'ils ont subies. »* Il dit emprunter des livres à l'occasion parce qu'il a *« besoin de se nourrir l'esprit »* et de prendre le temps de réfléchir.

Alors que Maxime se dirige vers la station McGill, il explique qu'idAction Mobile circule aussi le soir de 17 h à 21 h. *« C'est complètement différent le soir,* révèle-t-il. *Présentement, les gens ne sont presque pas intoxiqués, mais le soir, c'est plus intense, c'est triste et violent. Tout le monde est à fleur de peau. »*

Station McGill

Dehors à côté de la station McGill sur la rue University, Maxime rencontre un ancien employé de maintenance dans un immeuble commercial, James. Il ne prend pas de livres, mais accepte un café, assis sur sa boîte de carton pliée, une couverture sur les genoux.

Maxime discute avec James de l'impassibilité des gens vis-à-vis de sa situation près de la station de métro McGill.

Maxime et lui discutent des passants. *« Il y a deux mondes qui se côtoient en parallèle, comme deux colonnes séparées »,* dit Maxime. James approuve. *« Oui, souvent les gens nous ignorent »,* souligne le sans-abri.

À l'intérieur de la station McGill, le médiateur pour Exeko rencontre deux jeunes hommes d'une vingtaine d'années. Luka demande s'ils ont des livres d'exercices pour secondaire 4 et 5. *« Nous aimons lire »,* explique-t-il.

L'été, la température est plus propice à des ateliers formels qui visent à l'expression créative d'idées. *« Dans un bloc de trois ou quatre heures, nous rencontrons autour d'une vingtaine de personnes,* soutient Maxime. *C'est donc surtout l'été qu'ils peuvent réellement remplir les objectifs de notre projet, alors que l'hiver, généralement nous distribuons seulement des livres. »*

À ce jour, il est dur d'évaluer les résultats immédiats de leurs actions. *« Nous voulons créer des zones, des prises de parole dans des lieux où ça n'existe pas,* explique Maxime. *C'est instituer quelque chose dont nous ne sommes pas certains de l'efficacité, mais en y participant, nous réalisons plein de choses. »* Selon lui, ces expériences influencent ensuite le quotidien de chaque personne qui les a vécues.

Rends-toi à l'évidence :
ton travail ne se fera pas tout seul !

Avec plus de **300 cyberlivres gratuits** traitant du développement sur le terrain, le CRDI met à ta disposition tout ce dont tu as besoin pour rédiger un texte brillant sur des sujets comme **les questions mondiales**, **la santé** et **l'agriculture**, pour ne nommer que ceux-là. Inspirés de travaux de recherche novateurs soutenus par un organisme de renommée internationale, ces cyberlivres portent sur des dizaines de sujets pertinents étudiés partout dans le monde.

Alors, qu'est-ce que tu attends ?

crdi.ca/cyberlivres

À propos du Centre de recherches pour le développement international (CRDI), organisme canadien
Le CRDI, qui est un élément clé de l'aide internationale du Canada, appuie des travaux de recherche dans les pays en développement afin d'y favoriser la croissance et le développement. Il en résulte des solutions novatrices et durables en vue d'améliorer les conditions de vie et les moyens de subsistance.

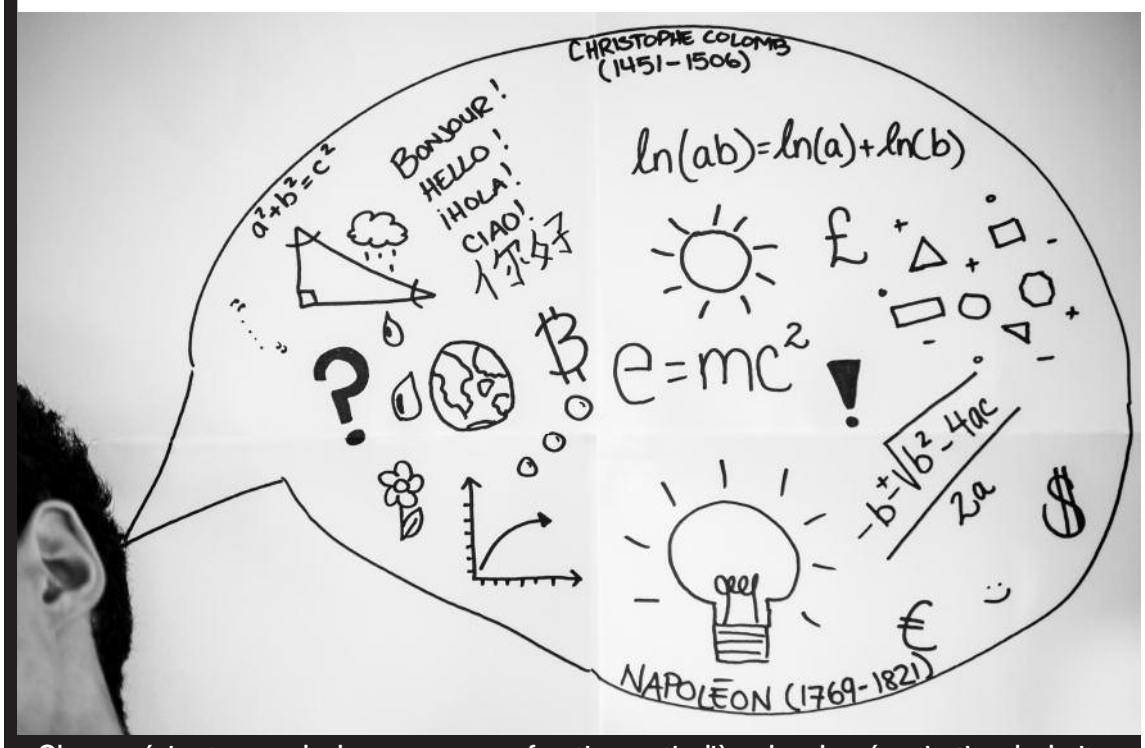
IDRC | CRDI
International Development Research Centre
Centre de recherches pour le développement international

Canada

Entends-tu ce que je vois ?

Retenir ce que disent les professeurs en classe est facile pour certains étudiants alors que pour d'autres, toutes les informations semblent disparaître en quelques minutes. Mais l'absence de mémoire auditive n'est pas une fatalité. Elle peut être compensée par un autre type de mémoire ou même être développée.

PHOTO : ADIL BOUKIND



Chaque région temporale du cerveau a une fonction particulière dans la mémorisation : la droite enregistre les mots et les sons tandis que la gauche est consacrée à la mémoire visuelle.

« *J'ai l'habitude de lire mes notes de cours à voix haute pour les apprendre,* raconte la violoniste et étudiante à la Faculté de musique de l'UdeM Élisabeth Vachon. *J'ai commencé la musique à six ans et demi. J'apprenais des pièces par cœur à l'oreille ou en reproduisant ce que je venais d'entendre, donc ça m'a permis de développer une mémoire auditive très tôt.* » Toutefois, l'étudiante a des difficultés à mémoriser visuellement ses partitions et essaie de développer cet aspect. « *Je mets des repères de couleur sur mes partitions pour m'aider à les mémoriser visuellement* », déclare-t-elle.

> *« Si on me lit une mise en situation, même juste une fois, comme je n'aurai pas accès au texte après, tout est enregistré dans ma tête. »*
>
> **STÉPHANIE MICHAUD**
> Étudiante aveugle au diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en intervention en déficience visuelle

La neuropsychologue au soutien à l'apprentissage du Centre étudiant de soutien à la réussite (CÉSAR), Anne-Laure Macé, souligne que la mémoire auditive, comme les autres types de mémoire, se développe tout particulièrement pendant la croissance. « *Chaque personne naît avec un bagage de neurones différents, mais ce sont les connexions réalisées durant l'enfance et l'adolescence qui vont créer les réseaux de mémoire* », souligne Mme Macé.

Les régions temporales du cerveau, situées sur les côtés de la tête, sont responsables de la mémoire. « *L'hippocampe gauche s'occupe de l'auditivo-verbal, donc les mots et les sons, alors que le côté droit s'occupe de la mémoire visuelle* », explique la neuropsychologue. Chaque type de mémoire est par conséquent régi par une région spécifique.

Raconter pour voir

Dans certains cas particuliers, cette disposition peut être appelée à se transformer. « *Si on me lit une mise en situation, même juste une fois, comme je n'aurai pas accès au texte après, tout est enregistré dans ma tête* », raconte l'étudiante au diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en intervention en déficience visuelle, Stéphanie Michaud. La jeune femme non-voyante a toujours compté davantage sur ses oreilles pour se souvenir, malgré sa vision partielle.

« *Il a été prouvé que les régions qui sont initialement allouées à la vision peuvent être réutilisées pour d'autres fonctions, comme le traitement des sons, si une personne perd la vue très jeune* », explique Mme Macé. Dans le cas de Stéphanie Michaud, son handicap l'a aussi amenée à développer une mémoire kinesthésique – liée aux mouvements – que peu de gens utilisent consciemment. « *Quand je touche à des points brailles, je peux m'en faire une image dans ma tête et saisir rapidement ce qui est écrit* », dit-elle.

Même si la mémoire se développe surtout durant la jeunesse, il est possible de la travailler tout au long de sa vie avec des stratégies qui font appel à d'autres régions du cerveau, convient la neuropsychologue du CÉSAR.

Selon elle, le fait de visualiser les informations pour les retenir comme le fait Stéphanie constitue une bonne façon d'améliorer sa mémoire, même auditive. « *Si tu t'imagines les mots, que tu te crées une histoire à partir d'eux ou que tu les catégorises par groupe, tu vas avoir une meilleure performance* », explique Anne-Laure Macé. Selon les recherches publiées à ce jour, ces stratégies, dites mnémotechniques, sont beaucoup plus efficaces que le simple fait de répéter des mots.

« *Je me souviens plus facilement des choses quand je suis active dans mon apprentissage, quand je vois ou que j'expérimente moi-même* », estime l'étudiante en enseignement primaire et préscolaire Jessica Côté. Elle fait partie des étudiants pour qui la prise de note active est essentielle pour retenir les informations en cours. « *En enseignement primaire, on nous apprend qu'il est très important de solliciter les différents types de mémoire chez les enfants, mais c'est tout aussi important chez les adultes* », croit-elle. Malgré les méthodes qu'elle utilise pour stimuler sa mémoire, la future enseignante pense que les professeurs d'université ont aussi un rôle à jouer en diversifiant davantage leurs techniques d'enseignement pour stimuler la mémoire des étudiants.

KATY LAROUCHE

Des infrastructures de haut niveau pour les passionnés de la mer

- Des chercheurs d'une qualité exceptionnelle, dont les expertises couvrent un large éventail de spécialisations des sciences de la mer.
- Un navire de recherche de 50 mètres et une station aquicole alimentée en eau de mer.
- Une maîtrise et un doctorat en océanographie destinés aux biologistes, aux chimistes, aux géologues, aux géographes et aux physiciens.

UQAR ISMER ismer.ca

En 2014, est-il encore possible de se nourrir avec 50 $ par semaine ?

PHOTO : ADIL BOUKIND

Manger sans se ruiner

Dépenser 50 $ par semaine pour son épicerie est possible selon le livre *Étudier à Montréal sans se ruiner* paru en 2010. Si ce montant permettait d'allier capital santé et petit budget, est-il encore concevable de se nourrir avec une telle somme en 2014 à la suite d'une augmentation de l'indice des prix à la consommation (IPC) ?

« *Dépenser 50$ par semaine ? Ce n'est vraiment pas suffisant si on compte les cafés pris à la cafétéria, les sorties et les restaurants,* déclare l'étudiante en sciences économiques Yasmine Gass. *Quant au budget supermarché, je dirais qu'il faudrait plutôt 100 $/semaine.* » Selon Statistiques Canada, l'IPC pour les aliments a augmenté de 13,7 % entre 2008 et 2013 au Québec.

L'auteur du livre *Étudier à Montréal sans se ruiner*, Jean-François Vinet, explique qu'il est possible de vivre avec un budget nourriture de 200 $/mois en étudiant à Montréal. À travers les 128 pages du livre, il donne des conseils pour se nourrir en magasinant intelligemment. Si déjeuner à l'Université s'avère être une option pratique pour certains, ce n'est pas celle qui permet d'optimiser au mieux son budget. Afin de réduire ses dépenses au maximum, M. Vinet recommande dans son livre de planifier son alimentation en fonction des promotions disponibles chez l'épicier du coin.

Le conseiller au Bureau des étudiants internationaux, Fréderic Léveillé, est toutefois sceptique. *« C'est certain, il est possible de ne dépenser que 50 $/semaine en nourriture*, remarque le conseiller. *Lorsque les étudiants vivent en colocation, ils peuvent partager les courses et profiter des promotions. Mais lorsqu'ils habitent seuls ou en résidences universitaires, la somme de 50 $ me semble un peu serrée pour obtenir un panier équilibré.* » Le Bureau international des étudiants recommande dans son guide d'allouer un budget de 350 $ par mois à l'alimentation [environ 85 $/semaine]. *« Certains étudiants ne savent pas cuisiner, d'autres ne savent pas organiser leur budget*, soutient M. Léveillé. *Prévoir large permet d'éviter les mauvaises surprises.* »

Penser son budget

L'étudiante en année préparatoire en arts et sciences à l'UdeM, Hind Hicham, a compris comment gérer son budget nourriture. *« Je planifie mon budget chaque semaine en prenant bien soin de repérer les produits qui m'intéressent dans les circulaires,* affirme l'étudiante. *En plus, je vis en collocation, alors nous cuisinons pour deux, ce qui réduit considérablement nos dépenses.* »

Si l'étudiante en année préparatoire en arts et sciences estime qu'un budget alimentation de 50 $/semaine est une somme tout à fait raisonnable, elle soulève un problème engendré par un petit budget. *« Il est vrai que je ne mange pas tous les jours de façon équilibrée,* avoue-t-elle. *Je m'efforce de faire un maximum pour essayer d'avoir une alimentation saine, mais lorsque les légumes viennent à manquer, je les remplace par d'autres choses, qui ne sont pas forcément bonnes pour la santé.* »

La nutritionniste au Centre de santé et de consultation psychologique de l'UdeM (CSCP) Chantal Riopel ne semble pas surprise du budget annoncé. *« 50 $ par semaine en respectant une alimentation équilibrée, c'est possible*, certifie-t-elle. *Le Dispensaire diététique de Montréal* [organisme à but non lucratif qui promeut la santé, particulièrement auprès de femmes enceintes] *prévoit d'ailleurs un budget de 58,51 $ pour un étudiant contre un budget de 50,49 $ pour une étudiante.* » Quatre ans après *Étudier sans se ruiner à Montréal*, il peut donc encore être possible, pour certains étudiants, de se nourrir avec un budget de 200 $/mois.

Toutefois, cette somme ne garantit pas automatiquement une épicerie équilibrée en 2014. Il est de la responsabilite de l'étudiant de s'assurer de la valeur nutritionelle de son panier alimentation. En effet, pour confectionner un repas sain, Mme Riopel estime qu'il faut respecter certaines proportions et certains apports. *« L'assiette équilibrée la plus appropriée à notre clientèle étudiante se compose d'un tiers de produits céréaliers, d'un tiers de protéines et d'un tiers de fruits et légumes »*, affirme la nutritionniste du CSCP. Elle rappelle que le site internet du CSCP propose des exemples de menus étudiants types pour mieux manger à petits prix.

SARAH-EDEN DADOUN

LA PLUS GRANDE FOIRE DES UNIVERSITÉS INTERNATIONALES ET DES VOYAGES ÉTUDIANTS DU CANADA

STUDY AND GO ABROAD FAIRS

STUDY • TRAVEL • WORK • VOLUNTEER

Préinscrire en ligne afin d'être admissible au grand tirage

www.studyandgoabroad.com

Palais des Congrès de Montréal

13 h - 17 h

SAMEDI 1 MARS

ENTRÉE GRATUITE

SÉMINAIRES GRATUITS commençant à 12h

Cobayes sous contrôle

Certains départements de l'UdeM utilisent des animaux pour réaliser des expérimentations. Si des professeurs estiment que l'Université encadre et supervise suffisamment l'utilisation d'êtres vivants, d'autres prônent le renforcement de leur statut juridique ou l'interdiction complète d'expériences sur les bêtes.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Le rat est le second mammifère le plus utilisé dans l'expérimentation animale après la souris, car sa génétique est à 90% semblable à celle de l'être humain.

« *On travaille avec des animaux, souvent morts,* explique la responsable des laboratoires d'enseignement de la Faculté de médecine vétérinaire du Département de biomédecine vétérinaire, Isabelle Daneau. *Soit ils viennent de la SPCA* [Société pour la prévention de la cruauté envers les animaux]*, soit on les achète à des commerçants,* indique-t-elle. *Mais tout cela passe par le comité d'éthique.* » Pour qu'un professeur puisse travailler avec des animaux, il doit demander une autorisation au Comité de déontologie de l'expérimentation sur les animaux (CDEA) sur le campus principal de l'UdeM ou au Comité d'éthique de l'utilisation des animaux (CÉNA) pour la Faculté de médecine vétérinaire, située à Sainte-Hyacinthe. À Montréal, toutes les universités possèdent un comité d'éthique.

Chaque demande doit justifier le choix de l'espèce animale utilisée, les différentes manipulations subies par les animaux, la durée de l'expérimentation, les effets anticipés sur le confort et le bien-être des bêtes ainsi que les différents produits injectés ou prélèvements sanguins effectués, leur fréquence et leur voie d'administration. Après réception de toutes les informations, le CDEA choisira ou non de donner son aval en fonction des critères du Conseil canadien de protection des animaux (CCPA). C'est l'organisme national qui met en place des normes relatives à l'utilisation d'êtres vivants. « *Les normes ne sont pas développées par l'Université,* explique le porte-parole de l'UdeM Mathieu Filion. *Il y a des protocoles qui proviennent du CCPA, et on s'y conforme.* »

Le chercheur devra entre autres assurer le confort et le bien-être psychologique de l'animal, éviter de le soumettre à des souffrances ou à des angoisses inutiles. Si elles sont nécessaires, elles devront être réduites au maximum. En cas de vives souffrances sans possibilité de soulagement, l'animal devra être euthanasié.

Modifier le statut juridique ?

Pourtant, le statut actuel des animaux ne convient pas à tout le monde. « *On ne reconnaît pas le fait qu'ils aient des sentiments,* explique la vice-présidente du Fonds étudiant pour la défense juridique des animaux (FEDJA), Elizabeth Chen. Le comité composé d'étudiants en droit du campus a pour but de protéger les intérêts des animaux sur le plan juridique. Un manifeste revendiquant l'évolution du statut juridique des animaux dans le *Code civil du Québec* a été signé par 35 115 Québécois, dont six professeurs de l'UdeM.

« *Je pense que ce manifeste est très positif et j'espère que les droits des animaux seront reconnus,* se réjouit l'étudiante en biologie à l'UdeM Lisa Lahens. *Je lutte contre les mauvaises conditions d'élevage en refusant de consommer des produits issus de telles pratiques.* » Pour cette étudiante, allier ses études à sa morale représente un défi quotidien. « *C'est difficile de concilier mon végétalisme avec mes études,* témoigne-t-elle. *Je ne pense pas qu'on puisse se passer de l'expérimentation animale, mais à mon avis, on pourrait réduire le nombre d'animaux sacrifiés.* »

Ce manifeste sur l'évolution du statut juridique des animaux ne fait pas l'unanimité. Mme Daneau n'est pas convaincue de la nécessité d'un droit légal. « *Je pense que le comité d'éthique s'occupe déjà très bien d'eux,* assure-t-elle. *Un animal n'est jamais réutilisé deux jours consécutifs.* »

La professeure au Département de sciences biologiques et experte en comportement et personnalité animales, Frédérique Dubois, ne souhaite pas arrêter le travail sur les animaux. « *On ne les utilise pas par plaisir, mais parce qu'il y a des fins,* explique-t-elle. *Cela me semble fondé, même si on leur impose de la douleur.* »

Égalité Homme-animal ?

La coordonnatrice du Centre de recherche en éthique de l'UdeM (CREUM), Valery Giroux, n'a pas signé le manifeste, mais pour d'autres raisons. « *Mes recherches en éthique animale m'ont fait adopter une position très radicale,* raconte-t-elle. *J'en suis venue à croire qu'on ne devrait se satisfaire de rien de moins que de l'égalité animale. Je n'ai rien à reprocher au texte. Cependant, je crains que cela crée une troisième catégorie juridique, autre que celle des biens et des personnes.* »

Pour ce qui est de la recherche à l'UdeM et dans les autres institutions, elle estime qu'elles ne respectent pas les animaux. « *Utiliser l'animal à des fins de recherches médicales, scientifiques et biologiques, c'est mal,* soutient-elle. *Peu importe l'animal et peu importe dans quelles conditions c'est fait, avec comité d'éthique ou pas.* »

Malgré ce manifeste, Mme Giroux est plutôt pessimiste quant à l'avenir des droits des animaux. « *Il est encore tôt pour apporter des changements législatifs,* dit-elle. *Les autres changements profonds de société ont pris plus de temps que cela. Je pense tout de même que tout aspire au végétalisme.* »

S'il est encore difficile d'imaginer un avenir sans expérimentations animales à l'UdeM, l'utilisation d'animaux au sein des laboratoires est réglementée. Le comité d'éthique de l'Université tente d'encadrer encore plus les expériences par l'instauration d'une formation obligatoire pour tous les utilisateurs d'animaux et par la vérification minutieuse de chaque requête.

ANASTASSIA DEPAULD

Des expériences transparentes

L'ancien étudiant à l'UdeM, doctorant en philosophie à l'Université Queen's de Kingston et spécialiste de l'éthique animale Frédéric Côté-Boudreau invite l'UdeM à faire preuve de plus de transparence. « *L'Université devrait dévoiler le nombre d'animaux utilisés par département chaque année, les techniques d'effraction de la peau employées par les chercheurs, le montant investi dans la recherche faite sur les animaux ainsi que le nombre de recherches refusées et leur catégorie* », soutient-il. M. Côté-Boudreau estime que l'UdeM ne fait pas assez d'efforts. Toutefois, chaque année, le campus doit transmettre au CCPA un rapport sur l'utilisation des animaux d'expérimentation incluant le niveau d'invasion des procédures subies par ces animaux. Les chercheurs doivent aussi justifier le nombre de bêtes utilisées.

Certaines universités ont décidé de publier leurs chiffres. Depuis trois ans, l'Université de Colombie-Britannique (UBC) est la seule université canadienne à avoir accepté de dévoiler les statistiques concernant les recherches faites sur les animaux.

Le doctorant et spécialiste reproche à l'UdeM de ne pas avoir adopté de règlement autorisant l'objection de conscience. « *Si un étudiant refuse de participer à une dissection en classe, il sera pénalisé* », explique-t-il. Pourtant les universités de Curtin et de Sydney en Australie ont adopté des politiques pour encadrer les objections de conscience.

ILLUSTRATION: NAVID MOGHADDAM

À la recherche d'une nuit paisible

Le réveil ne suffit pas à y échapper. Les cauchemars réguliers peuvent même poursuivre les individus éveillés, et avoir des répercussions sur leur quotidien. Si certains étudiants rêvent de l'université, cette institution ne hante pas toutes leurs nuits, et des techniques existent pour en diminuer le nombre.

« *Je fais souvent le cauchemar que j'arrive en retard à mon cours,* assure l'étudiante en traduction à l'Université Concordia Karina Guevara. *Il m'arrive aussi de rêver d'avoir dormi une journée complète et d'avoir raté mon examen.* »

Pour la psychologue à l'Hôpital Maisonneuve-Rosemont et doctorante à l'UdeM Jessica Lara-Carrasco, il est habituel pour les étudiants de rêver de l'université. « *Il n'est pas rare que les périodes de stress soient accompagnées d'une recrudescence de rêves troublants chez les gens* », explique-t-elle.

Ces moments sont donc plus propices à causer des cauchemars liés à l'université. « *Ça m'est arrivé quelques fois d'imaginer que je ne me réveillais pas pour un examen important,* soutient l'étudiante en littérature française à l'UdeM Marion Guignet. *C'est embêtant parce que, me connaissant, ça pourrait arriver.* »

Certains cauchemars peuvent aller jusqu'à perturber la nuit d'une personne au point de la laisser sans sommeil. « *Je suis souvent poursuivie ou bien encastrée dans un bloc dans mes cauchemars, et j'ai l'impression que ma vie est en danger,* affirme Marion. *À mon réveil, je ne suis plus capable de me rendormir.* »

Selon l'étude menée par les chercheurs du Département de psychologie de l'UdeM Antonio Zadra et Geneviève Robert, les cauchemars sont davantage axés sur des menaces physiques telles que les agressions ou les viols alors que les mauvais rêves sont caractérisés par des conflits psychologiques. Contrairement à la croyance selon laquelle les cauchemars génèrent de la peur, des chercheurs de l'UdeM ont plutôt découvert qu'ils véhiculent des sentiments de dégoût, de tristesse, de culpabilité et de confusion.

Éléments déclencheurs

Plusieurs facteurs peuvent provoquer des cauchemars durant une nuit de sommeil, dont la prise de médicaments, une affection neurologique dégénérative ou des événements traumatisants. « *Trois éléments entrent en jeu dans l'apparition de ce trouble parasomniaque : l'arrivée d'un événement récent particulièrement stressant, le degré de sensibilité face à une situation et l'émotion engendrée par un incident* », convient Mme Lara-Carrasco.

Les personnes sensibles émotionnellement sont plus susceptibles de faire des cauchemars. « *Ce genre de personne n'extériorise pas son stress,* constate la psychologue. *C'est dans son sommeil que toute cette tension se relâche et se transforme en cauchemar afin d'extérioriser le trop-plein d'émotions.* »

Un quotidien perturbé

Selon la psychologue et étudiante au doctorat, les cauchemars créent beaucoup d'émotions et de désagréments chez les individus. « *Des cauchemars à répétition peuvent causer de la peur et de l'anxiété au quotidien chez les personnes,* explique-t-elle. *Les gens commencent à craindre l'heure du coucher et deviennent insomniaques.* »

Faire des cauchemars à répétition n'est pas dérangeant pour l'étudiante en traduction Karina Guevara. « *Ça ne nuit pas à ma qualité de vie,* constate-t-elle. *Je suis juste un peu fatiguée, mais je fonctionne quand même bien durant la journée.* »

Contrairement à l'étudiante, certaines personnes souffrant de ce trouble n'arrivent plus à faire la distinction entre le rêve et la réalité. « *Si, par exemple, une personne rêve constamment qu'elle a un accident de voiture, elle peut alors décider de ne pas prendre sa voiture, de peur que cela lui arrive pour de vrai* », explique la psychologue.

Selon Mme Lara-Carrasco, si certains individus n'arrivent pas à se calmer ou à se rendormir après un cauchemar, d'autres réussissent à l'oublier très vite. C'est le cas de l'étudiante en littérature française Marion Guignet. « *Mes cauchemars ne restent dans ma tête que pendant une heure après m'être réveillée* », affirme l'étudiante.

L'étudiante en traduction fait au moins un cauchemar par semaine. « *Je rêve souvent de rats, de serpents, d'accidents de voitures et de batailles sanglantes* », remarque-t-elle. Selon elle, cinq minutes suffisent pour se calmer et retourner dans les bras de Morphée.

Il existe plusieurs thérapies qui peuvent aider à vaincre les cauchemars. Mme Lara-Carrasco propose des techniques de visualisation grâce auxquelles les individus apprennent à modifier leurs cauchemars, des thérapies cognitives comportementales qui visent à substituer des pensées et des actions réelles et positives à des comportements et des idées négatives. Elle assure que chacune de ces techniques est efficace, mais qu'il faut savoir laquelle convient le mieux à chaque individu.

ETHEL GUTIERREZ

UN CAUCHEMAR, C'EST QUOI ?

Les cauchemars, qui appartiennent à la famille de la parasomnie, aussi appelée troubles du sommeil, ne sont pas les seuls dérèglements vécus par certains individus. Le somnambulisme et les terreurs nocturnes appartiennent aussi à cette catégorie.

L'étudiante au doctorat et psychologue Jessica Lara-Carrasco explique que les cauchemars surgissent durant la phase paradoxale de notre sommeil, qui survient quatre ou cinq fois par nuit. « *À ce moment-là, notre cerveau est très actif et notre corps devient alors paralysé,* **précise-t-elle.** *Notre cerveau désactive la partie qui maîtrise nos peurs, et c'est ainsi que les émotions négatives prennent le dessus.* »

PHOTO : ADIL BOUKIND

La mise en ligne de films d'auteur permet de toucher un public plus large, ne vivant pas nécessairement à Montréal.

En quête des cinéphiles

Dans le but d'améliorer l'accessibilité du cinéma d'auteur, le cinéma Excentris, en partenariat avec l'Office National du film du Canada (ONF), a mis en ligne de nombreuses œuvres québécoises, canadiennes et internationales peu connues et peu diffusées. Depuis le 5 février, le grand public peut visionner ces films de façon payante et légale sur le web.

« *Pour les cinéphiles vivant à l'extérieur de Montréal, ceci est une fenêtre ouverte sur la programmation de l'Excentris, qui offre la chance de voir chez soi des films triés sur le volet* », explique la directrice artistique de l'Excentris, Caroline Masse.

Durant cette première année, une dizaine de films diffusés à l'écran seront aussi offerts en ligne, en plus d'une soixantaine de longs métrages en catalogue. Plusieurs genres y sont présentés, du film documentaire au long métrage de fiction, en passant par le film d'animation ou encore le film pour enfant. *Vic et Flo ont vu un ours*, *Conte du Mile-End* et *Le Horse Palace* font actuellement partie des films en ligne sur les plateformes des sites web de l'ONF et de l'Excentris. Il en coûte 4,99 $ pour visionner les films offerts en catalogue et 9,99 $ pour ceux étant à l'affiche en salle durant la même période.

L'étudiante en études cinématographiques Marie-Pier Benoit salue l'initiative. « *Pour les gens passionnés de films qui ne vivent pas à Montréal, comme moi, cela permet de connaître des films et d'y avoir accès plus facilement,* croit-elle. *S'ils aiment leur expérience, ils pourront alors la vivre plus intensément à l'Excentris, dans une belle salle de cinéma.* »

Étudiante dans le même programme, Rachel Tremblay Saint-Yves qualifie quant à elle ce projet d'ambitieux. « *J'ai des inquiétudes quant à l'achalandage au cinéma, ce dernier étant en baisse depuis déjà quelques années,* affirme-t-elle. *Je pense qu'un cinéma indépendant comme l'Excentris a tout intérêt à promouvoir l'importance du visionnement des films en salle !* »

Un nouveau modèle de diffusion

Le professeur en études cinématographiques à l'UdeM André Habib constate qu'avec l'avènement du numérique et les installations audiovisuelles dans les foyers, les habitudes des cinéphiles ont profondément changé. Il estime qu'il faut pourtant relativiser cette affirmation. « *Certes, les lieux de consommation de films se sont déplacés,* confirme-t-il. *Mais dans ce contexte de désertion généralisée des salles de cinéma, cette initiative donnera peut-être aux cinéphiles le goût de voir davantage de films d'auteur en salle puisqu'ils pourront accéder à des films qui, dans la conjoncture actuelle de distribution, sont invisibles.* »

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

Quartier Libre a demandé à 100 étudiants : Iriez-vous visionner des films d'auteur en ligne ?

OUI : 52

NON : 22

PEUT-ÊTRE : 26

Donner la possibilité au grand public de visionner du cinéma d'auteur dans le confort de leur foyer ouvre la voie à un nouveau modèle de diffusion susceptible de changer la donne en termes de fréquentation des salles de cinéma, selon M. Habib. « *Cela peut jouer un rôle bénéfique en encourageant une culture cinéphilique plus large, en permettant de faire découvrir des filmographies de cinéastes et en rendant plus attrayante la sortie en film de ces mêmes cinéastes* », juge-t-il.

L'étudiante en études cinématographiques Béatriz Rose ne partage pas cet avis. « *C'est une bonne initiative, et j'en profiterai certainement,* avance-t-elle. *Par contre, cela ne m'encouragera pas forcément à fréquenter les salles de cinéma, mais plutôt à rester confortablement assise chez moi.* »

En mai 2013, un groupe de travail sur les enjeux du cinéma québécois (GTEC) a été mis sur pied à la demande du ministre québécois de la Culture et des Communications, Maka Kotto. Sa première préoccupation a été de renforcer la relation entre le cinéma québécois et son public. En déposant lui aussi un mémoire auprès du GTEC, le cinéma Excentris en a profité pour souligner son rôle central dans la diffusion d'œuvres cinématographiques à vocation culturelle. « *Nos propositions visaient à faire connaître l'Excentris comme un lieu de cinéma culturel, mais notre demande n'a pas été prise en compte par le GTEC* », explique le chargé de communication de l'Excentris, Davis Lamarre.

Au Québec, d'autres initiatives de ce type existent. Le site internet elephant.canoe.ca s'est doté d'une mission qui consiste à restaurer et à numériser l'ensemble des longs métrages québécois afin de les mettre sur support numérique. Une fois restaurés, ces films sont déposés sur la plateforme de télévision numérique illico sur demande de Videotron.

TAHIA WAN

Nouvelle formation en analyse et prévention des risques naturels

- Diplôme d'études supérieures spécialisées de 30 crédits de perfectionnement offert à temps complet ou à temps partiel
- Programme destiné
  - aux diplômés en géographie, en géologie, en géomatique ou en environnement.
  - aux professionnels qui désirent se spécialiser sur les risques naturels
- Séances de formation pratique sur le terrain en automne, en hiver et au printemps

UQAR www.uqar.ca/geographie

Semaine de culture

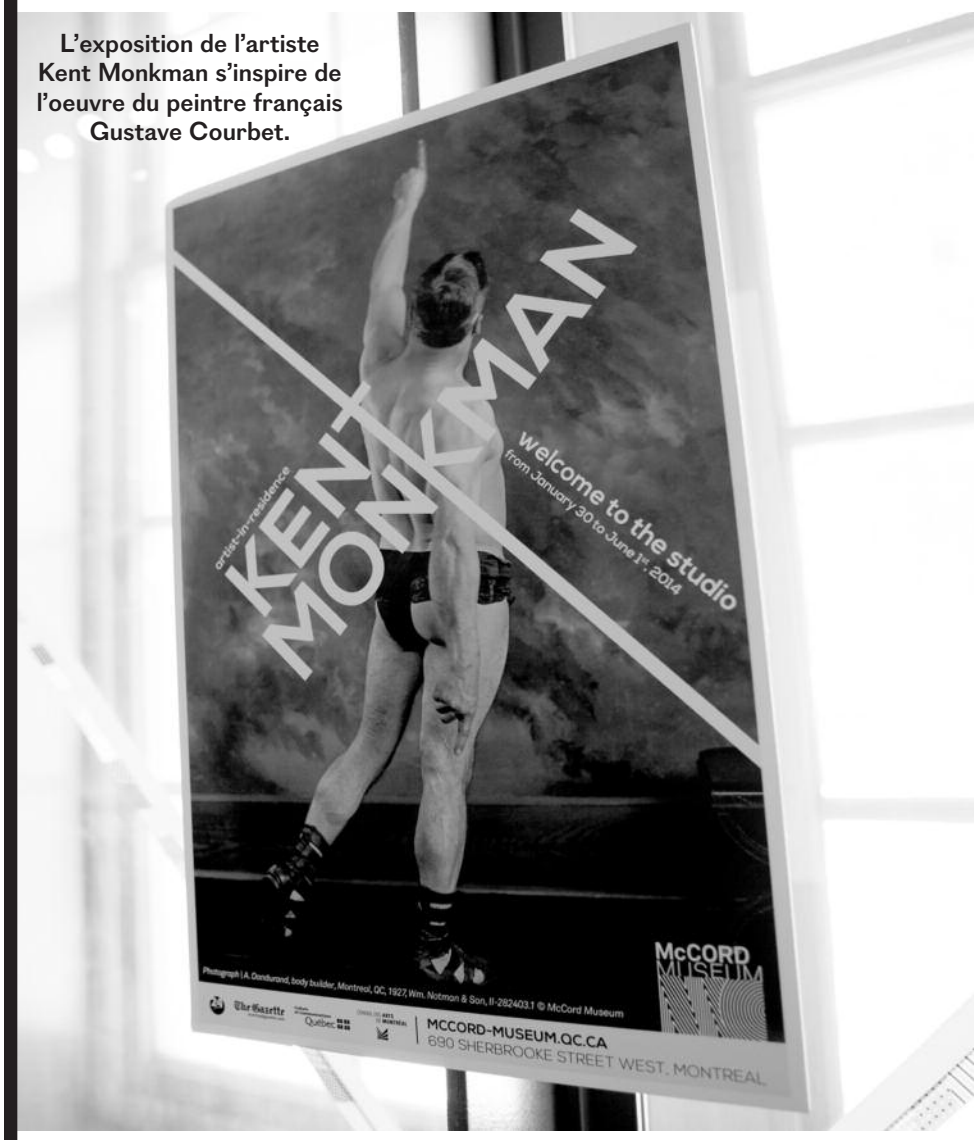
La semaine de lecture est un moment idéal pour décompresser. *Quartier Libre* vous propose cinq activités taillées sur mesure pour un budget étudiant, c'est-à-dire gratuites.

par MICHELLE PAQUET

Hybrid Bodies au Centre Phi

Au Centre Phi dans le Vieux-Montréal, on découvre une exposition à caractère médical avec l'œuvre *Hybrid Bodies,* par un collectif d'artistes et de chercheurs s'intéressant aux divers aspects de la greffe cardiaque. L'exposition est en visite libre du lundi au vendredi de 12h à 18h et le samedi de 12h à 17h.

« Nous espérons qu' Hybrid Bodies *encourage la discussion sur le regard que nous posons sur le corps physique, mais aussi sur les victimes »,* explique l'une des artistes participant au projet Ingrid Bachmann. L'exposition comprend des œuvres multidisciplinaires explorant chacune à leur façon l'expérience particulière que vivent les patients de cette greffe d'organe.



L'exposition de l'artiste Kent Monkman s'inspire de l'oeuvre du peintre français Gustave Courbet.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Bienvenue à l'atelier de Kent Monkman

Le musée McCord, situé en face de l'Université McGill, invite le public à venir voir l'exposition de son artiste en résidence, Kent Monkman, lors de visites commentées gratuites dès 18h tous les mercredis jusqu'au 1er juin.

L'artiste présente son tableau *Bienvenue à l'atelier : une allégorie de la réflexion artistique et de la transformation*. Cette œuvre s'inspire de *L'Atelier du peintre. Allégorie réelle déterminant une phase de sept années de ma vie artistique et morale* du peintre français Gustave Courbet, en hommage au réalisme du 19e siècle.

Dans son œuvre, Monkman peint un atelier inspiré du tableau de Courbet, dans lequel il se met en scène à l'aide d'un autoportrait. Pour représenter la relation entre l'atelier d'un peintre et celui d'un photographe, l'artiste recrée des photos du photographe montréalais William Notman pour en faire des personnages dans sa toile.

Le musée invite les visiteurs à prendre un autoportrait (selfie) en s'assoyant sur un tabouret au milieu de la pièce, alors qu'ils font face à l'autoportrait de Kent Monkman, et à partager la photo sur les réseaux sociaux avec le mot-clic #WTTS (Welcome to the studio).

Le Salon du disque et des arts *underground* de Montréal

Lors de la fin de semaine des 8 et 9 mars prochains se tiendra la 5e édition du Salon du disque et des arts *underground* de Montréal (SDAUM). L'événement se tiendra à l'église St-Denis en face du métro Laurier de 11 heures à 17 heures, dans le cadre du festival de musique émergente *Under the Snow/Sous la neige*.

Le salon propose plusieurs kiosques où l'on trouve de tout, autant des vinyles, des magazines, des bandes dessinées, des romans, des sérigraphies, que des vêtements et accessoires en tout genre. *« Le SDAUM est vraiment le meilleur des mondes, entre une exposition, un salon, une foire et un bazar ! »* déclare le directeur artistique et général du festival *Under the Snow/Sous la neige*, Jean-François Rioux.

Les visiteurs auront notamment la chance de pouvoir se faire prendre en photo avec un vieil appareil doté d'ampoules à usage unique.

Nuit blanche à Montréal

La salle du Petit Outremont au Théâtre Outremont sur l'avenue Bernard présente dans le cadre de la *Nuit Blanche*, le 1er mars prochain, *Le pO en feu !*, une soirée musicale de style cabaret. *« Ce sera notre première fois à la* Nuit Blanche *en tant que groupe, mais j'ai personnellement de bons souvenirs d'une autre édition, passée à me promener d'exposition en exposition »,* déclare Hugo Blouin, chanteur et contrebassiste du groupe Brasser Brassens, duo à saveur folk et jazz qui se produira lors de la soirée.

Andrea Blaze, une chanteuse et auteure-compositeure de jazz, et Micoe, une artiste aux influences electro-pop seront aussi de la partie. Les portes ouvriront à 19h avec le premier groupe à 20h, chacun des artistes offrira deux performances de 30 minutes.

Les *Symphonies portuaires* de Pointe-à-Callière

La 20e édition des *Symphonies portuaires de Pointe-à-Callière* aura lieu le 9 mars prochain de 13h30 à 14h sur la place Royale dans le Vieux-Port de Montréal. Les *Symphonies portuaires* sont un concert en plein air où un compositeur invité crée une œuvre utilisant les sirènes des bateaux et des trains présents dans le Vieux-Port ainsi que des instruments plus traditionnels.

Cette année, l'oeuvre *Corsaire sur le fleuve* du compositeur et violoniste montréalais Guido Del Fabbro sera présentée dans le Vieux-Port. La symphonie est inspirée de Pierre Le Moyne d'Iberville, célèbre corsaire québécois du 17e siècle. *« La Place Royale est vraiment l'endroit où il y a la meilleure écoute pour la symphonie, la distance des bateaux est calibrée pour cet endroit »,* explique la responsable de l'action culturelle pour le musée Pointe-à-Callière et organisatrice des symphonies portuaires, Francine Labrosse.

Des étudiants en musique de plusieurs écoles seront positionnés dans le port pour actionner les sirènes des bateaux et trains. Quatre d'entre eux seront sur une scène devant le musée pour jouer d'autres instruments.

Braver les planches

Avant de monter sur scène, certains artistes s'isolent, d'autres se regroupent. Peu importe la méthode, fouler les planches requiert une préparation psychologique et physique.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Chaque artiste apprend à gérer son trac avant de monter sur scène afin de convertir sa peur en plaisir durant un spectacle.

Le professeur de guitare jazz et pop à l'UdeM Michael Pucci a partagé la scène avec de nombreux artistes dont les chanteurs René Martel, Céline Dion, Ginette Renaud et Chris de Burgh. *« J'aime monter sur la scène avant que le spectacle ne commence, ça me déleste de mon stress,* affirme-t-il. *J'imagine le spectacle dans ma tête, en vérifiant les instruments, mes guitares. Je dois être au-dessus de mon 100 % à chaque fois ! »*

> *« Je ne me mets pas de pression à trop vouloir performer, parce que c'est à ce moment que tu fais des gaffes. »*
>
> **PATRICK BOURGEOIS**
> L'auteur-compositeur et chanteur du groupe québécois Les BB

Pour sa part, l'étudiante à la maîtrise en études cinématographiques et représentante du Rassemblement des artistes de l'UdeM (RAUM) – qui promeut la diversité artistique sur le campus – Martine Cuillerier fait depuis plus de dix ans du théâtre parascolaire, notamment avec la troupe de l'UdeM (TUM). Un léger trac lui est essentiel afin de demeurer sur le qui-vive. *« Si je ne le ressens pas, il y a quelque chose qui cloche,* remarque Martine. *Ça signifie que je me sens trop confortable, donc que je tiens la pièce pour acquise. »*

Pour comprendre les variations du stress d'une personne à l'autre, le professeur au Département de psychologie de l'UdeM Jean-Sébastien Boudrias s'appuie sur le sentiment d'efficacité personnelle défini par le psychologue canadien Albert Bandura. *« Il réside sur ce que l'individu croit pouvoir accomplir dans une tâche donnée – une prestation par exemple – grâce aux aptitudes dont il est doté,* résume M. Boudrias. *Ce n'est pas tant la tâche objective qui est un facteur de stress que la façon dont la personne la perçoit. »*

L'auteur-compositeur et chanteur du groupe québécois Les BB, Patrick Bourgeois, considère que les attentes contribuent effectivement au stress. *« Je ne me mets pas de pression à trop vouloir performer, parce que c'est à ce moment que tu fais des gaffes »,* estime-t-il.

L'apprentissage par l'expérience

Selon le psychologue, l'impression d'efficacité personnelle se façonne principalement par l'expérience. *« C'est la meilleure façon d'accroître ce sentiment, car la pratique permet de constater la réussite,* explique M. Boudrias. *C'est ainsi que se bâtit une confiance. »*

Lors de ses premières tournées, Patrick Bourgeois devait se concentrer plus intensément qu'aujourd'hui. *« Tu as beau t'évertuer à vouloir être bon lorsque tu débutes, le naturel vient avec l'expérience »,* maintient-il.

En acquérant aisance et confiance, le plaisir se substitue à la peur du jugement et de l'erreur. C'est ce que relate l'étudiante en adaptation scolaire à l'UdeM Josée Desnoyers, qui a interrompu un baccalauréat en chant classique à l'UQAM et chante depuis 14 ans. *« Il y a toujours 50 % des spectateurs qui aiment ce que tu fais et 50 % qui trouvent ça mauvais,* relativise-t-elle. *Tu le fais pour ceux qui apprécient. »*

Développer des trucs

Josée a développé des astuces à force d'expérience qui désamorcent son léger stress. *« Afin de mieux m'approprier les chansons des personnages de comédie musicale que j'incarne, je leur invente à l'écrit une vie antérieure au contexte de la pièce »,* confie Josée.

En optant pour le plaisir plutôt que la crainte, Josée a géré son stress grâce à une stratégie que Jean-Sébastien Boudrias nomme la reformulation cognitive. *« Il ne s'agit pas de changer le problème, mais de l'appréhender autrement,* précise-t-il. *En reformulant autrement la tâche, on en réduit l'ampleur. On change sa signification, ce qu'elle représente. »*

Michael Pucci a également appris à se débarrasser en partie de son stress, et en perçoit aujourd'hui largement la différence. *« Avant d'avoir développé mes trucs, je savais que j'avais été nerveux si je ne me rappelais pas ce qui s'était passé sur scène, comme si je me sentais absent »,* relate-t-il.

Pour la représentante du RAUM Martine Cuillerier, l'esprit de groupe est indissociable d'une performance. *« J'aime beaucoup les câlins de groupe, on se lance des boulettes de papier pour se donner mutuellement de l'énergie,* assure-t-elle. *Ce qui est primordial, c'est qu'on monte sur scène en groupe et qu'on en sorte en groupe. »*

Fort de ses 25 années de carrière qui ont pratiquement annihilé son trac, Patrick Bourgeois préfère quant à lui jouer ses chansons sans avoir à prouver quoi que ce soit. *« Tu es mieux de t'abandonner à cette extase que procure l'échange d'amour entre le public et toi,* assure-t-il. *Suivre le flot, c'est mon mode de vie avant un spectacle. »* Dans tous les cas, leur besoin de se réaliser sur scène l'emporte haut la main sur l'anxiété.

CAROLINE BERTRAND

Aimez notre page FACEBOOK

Q!

Suivez-nous sur TWITTER

Futur porte-étendard des artistes ?

UdeMusik, un regroupement créé il y a un mois, s'est donné comme objectif de faire la promotion des musiciens et des chanteurs de l'UdeM. Cette structure étudiante compte organiser entre autres des 5 à 7 musicaux pour atteindre ses objectifs.

Pour faire la promotion des artistes, UdeMusik compte rassembler plus d'artistes que les autres associations de l'UdeM. *« On veut rassembler tous les artistes d'ici, faire leur promotion, exposer leurs talents et leur potentialité au public, tant à l'Université qu'à l'extérieur »,* précise l'étudiant en arts et sciences et cofondateur de cette nouvelle association, Stewart de Moya. L'objectif est d'arriver à créer une étiquette de disque indépendante.

L'étudiante en arts et sciences et chanteuse depuis environ cinq ans Elvire Floret souligne le manque d'une structure pour les amoureux de la musique sur le campus. *« À l'Université, je trouvais qu'il manquait une plate-forme où les étudiants passionnés de musique pourraient se rencontrer,* confie-t-elle. *Ça donne un sens à la vie universitaire. »*

Les racines du projet

L'idée d'UdeMusik est née d'un constat. L'étudiant Stewart de Moya, qui a déjà une expérience riche en musique en Haïti, son pays d'origine, a constaté que les artistes étudiants étaient sous-représentés au spectacle de la rentrée de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAÉCUM) à l'automne 2012.

L'étudiant a pu jouer lors du spectacle même s'il n'était pas programmé sur la liste des artistes. *« J'ai performé après le spectacle de Karim Ouellet, mais il n'y avait pas tellement d'artistes étudiants et je sais qu'il y en a beaucoup »,* déplore l'étudiant.

C'est donc en partie pour trouver une solution à cette sous-représentation que l'idée de créer un regroupement en lien avec la musique est née. Stewart s'est ensuite entretenu avec l'étudiant en arts et sciences Adam-Paul Ihaddadene-Salzgebe. Tous deux ont mis en place UdeMusik, qui effectue en ce moment des démarches auprès des Services aux étudiants (SAÉ) pour devenir un groupe d'intérêt, dont l'un des objectifs sera de proposer les artistes étudiants au spectacle de la rentrée.

Outils et partenariats pour promouvoir les musiciens

UdeMusik permettra à des musiciens comme l'étudiant en arts et sciences Kelly David Nzeyimana de faire connaître leur talent. *« J'écris des textes depuis deux ans et je répète souvent chez moi,* reconnaît-il. *Mais je n'ai jamais osé sortir quelque chose. UdeMusik me donnera une bonne occasion de pratiquer et de me faire connaître. »*

UdeMusik va d'abord s'appuyer sur des auditions afin de se familiariser avec les artistes et de les conseiller, pour les aider à s'améliorer. *« Les auditions sont organisées pour favoriser la rencontre de nouvelles personnes, apprendre à connaître leur style de musique et créer une atmosphère favorable au développement de leurs talents »,* précise Stewart. Ensuite, des 5 à 7 musicaux seront organisés dans Montréal afin de mettre ces talents en avant, l'objectif étant de les faire connaître à l'UdeM, mais également en dehors du campus. Finalement, UdeMusik se propose d'aider ces artistes à se produire au spectacle de la rentrée de la FAÉCUM.

Le regroupement compte aussi s'appuyer sur toutes les associations étudiantes de l'UdeM et toute personne intéressée à se joindre à leur projet pour faire connaître les artistes de tout genre. *« On va prendre tous les talents possibles et imaginables à l'Université,* affirme Adam-Paul Ihaddadene-Salzgebe. *Nous voulons collaborer avec les étudiants de la Faculté de musique, l'association des étudiants en cinéma pour faire de l'image pour la promotion, les étudiants en littérature pour écrire des textes… »* UdeMusik collabore déjà avec le Regroupement des artistes de l'Université de Montréal (RAUM), qui a pour objectif de soutenir et d'encadrer tous les artistes étudiants de l'UdeM.

Le président de l'Association des étudiants en musique de l'UdeM (AEMUM) et collaborateur à *Quartier Libre*, Etienne Galarneau, affirme qu'il n'a pas encore reçu de proposition de collaboration de la part du regroupement. *« Personne auprès de l'exécutif de l'AEMUM n'est opposé à ce qu'UdeMusik vienne faire la promotion de ses services auprès de nos membres,* précise-t-il. *Cependant, nous tenons à souligner l'existence de l'Agence Musicale Étudiante (AME), qui, depuis 2007, offre un service de placement professionnel aux étudiants et aux récents diplômés de la Faculté de musique. »*

PHOTO : CAMILLE DUFÉTEL

UdeMusik espère que des étudiants seront de la programmation du prochain spectacle de rentrée de la FAÉCUM.

L'occasion est donnée aux musiciens et aux chanteurs de travailler sur leurs faiblesses et de renforcer leur talent une fois qu'ils ont rejoint UdeMusik. Ceci par le biais de répétitions tous les samedis de 10 à 16 heures, au pavillon J.-A.-DeSève.

ANSOU KINTY

Ciné-Campus

Février | Mars 2014

Nouvel équipement numérique!

A Touch of Sin
Tian Zhu Ding
Drame de Jia Zhang-Ke
25 et 26 février
à 17 h 15 et 20 h
Gagnant du Prix du scénario, Festival de Cannes 2013

Être Llewyn Davis
Inside Llewyn Davis
Drame musical de Joel et Ethan Coen
4 et 5 mars
à 17 h 15, 19 h 30 et 21 h 30
Gagnant du Grand prix du jury, Festival de Cannes 2013

Le passé
Drame d'Asghar Farhadi
11 et 12 mars
à 17 h 15 et 20 h
Gagnant du Prix du jury œcuménique, Festival de Cannes, 2013

Dans le cadre de la FRANCOFÊTE

Étudiants : 4 $
Carte Ciné-Campus : 30 $ pour 10 films
Employés UdeM et grand public : 5 $
Carte Ciné-Campus : 40 $ pour 10 films
Employés UdeM
20 % de rabais à la projection de 17 h 15

Info-FILMS : 514 343-6524
sac.umontreal.ca
Centre d'essai / Pavillon J.-A.-DeSève
2332, boul. Édouard-Montpetit, 6e étage
Métro Édouard-Montpetit ou autobus 51

Suivez-nous! Activites.culturelles.UdeM @SAC_UdeM

saé Activités culturelles Services aux étudiants

Université de Montréal

PHOTO : ADIL BOUKIND

David Sionnière se passionne pour l'écriture de nouvelles policières et de scénarios.

Du polar au cinéma

Diplômé du baccalauréat en création littéraire et écriture de scénario en 2012 à l'UdeM, David Sionnière est un nouvelliste aguerri. Il a gagné en 2009 le prix Alibis pour la meilleure nouvelle policière écrite en français au Canada avec son texte *Summit Circle*. Aujourd'hui, l'auteur est passé du côté de l'écriture de scénario pour le cinéma. Portrait d'un passionné de la plume.

David Sionnière a commencé à écrire à 40 ans, après avoir travaillé dans le milieu de la production cinématographique et musicale. Après trois ans d'écriture, il réalise qu'il lui manque des bases pour s'améliorer. *« Il me manquait quelque chose : de la culture, une technique et une manière d'analyser les auteurs, »* avoue-t-il. En 2009, il commence donc ses études au baccalauréat en écriture de scénario et création littéraire à l'UdeM.

> *« Les univers qu'il crée sont imprégnés des ambiances et des effets reliés au cinéma, et ce, par des procédés astucieux. »*
>
> **MELA CUNNINGHAM**
> Professeure au Département des littératures de langue française

Très rapidement, l'auteur se sent attiré par la manière de reproduire les événements. *« J'aime retranscrire les lettres, les courriels, les rapports »,* assure-t-il. David se tourne alors naturellement vers le genre policier. *« J'aime faire le puzzle qui mène à la résolution de l'enquête,* explique-t-il. *Ce que je préfère dans le polar, c'est le social et la réalité que le récit nous raconte. »*

Le nouvelliste écrit alors un polar, *Summit Circle,* qui reçoit le prix Alibis. Ce prix récompense une nouvelle noire ou un polar écrit par un auteur canadien. Il importe également que l'écrit soit de nature inédite. *« Pour écrire* Summit Circle*, je me suis inspiré des événements qui sont arrivés à monsieur Jean de Brébeuf, un missionnaire jésuite français, et à sa fin tragique,* relate David. *Il fut brûlé vif, lacéré de coups de couteau, et son cœur fut mangé. »*

La professeure au Département des littératures de langue française Mela Cunningham, qui a dirigé David dans des ateliers d'écriture, se souvient de lui comme d'un étudiant talentueux. *« David Sionnière nous a tous impressionnés par sa capacité à rédiger des textes étonnants, hilarants, touchants ou déstabilisants en un court laps de temps, lors des ateliers d'écriture organisés en classe »,* raconte-t-elle.

D'un genre à l'autre

David Sionnière ne se voit pourtant pas fondamentalement devenir un écrivain de polars ou de romans policiers. *« J'ai été invité à un festival en France, j'étais entouré de gens qui adoraient le polar, et j'ai compris là-bas que ce n'était pas nécessairement fait pour moi »,* constate-t-il.

En 2012, l'auteur se tourne vers la dystopie, un genre littéraire qui se définit comme l'inverse d'une utopie, c'est-à-dire le pire des mondes. Il écrit *Quel Bonheur !* publié aux Éditions XYZ. *« Cette nouvelle raconte le monologue d'un meurtrier qui a tué quelqu'un de malheureux afin que le monde ne soit peuplé que de gens heureux »,* détaille-t-il.

Pour cette nouvelle, David s'est inspiré d'une de ses grandes influences, l'auteur américain Bret Easton Ellis, qui a écrit beaucoup de dystopies en utilisant des personnages nihilistes persuadés que le monde est dénué de sens et que l'existence n'a aucun but.

Le travail de David n'est pas non plus passé inaperçu auprès de la professeure adjointe au Département des littératures de langue française Claire Legendre. *« Je me souviens d'un texte qu'il avait lu en classe sur l'écriture elle-même, l'écrivain au travail, et qui était le prolongement d'une de ses nouvelles. C'était très fort,* se souvient-elle. *La mise en abyme se brouillait, si bien qu'on ne savait plus si l'on était encore dans sa vie ou dans le texte en train de s'écrire. »*

Explorer l'écriture au cinéma

À la fin de son baccalauréat l'année dernière, l'étudiant s'inscrit au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'UdeM et se spécialise en écriture de scénario.

Mela Cunningham a suivi de près le changement de registre de l'auteur. *« Les univers qu'il crée sont imprégnés des ambiances et des effets reliés au cinéma, et ce, par des procédés astucieux,* remarque-t-elle. *Ses écrits se caractérisent aussi par une capacité à manier l'hybridité générique : le scénario, la nouvelle, le roman, le récit sous toutes ses formes. »*

Pour les scénarios, David apprécie deux extrêmes : les films très structurés qui prennent le spectateur par la main au long du film pour lui faire suivre l'histoire, comme les premiers longs-métrages du réalisateur américain Martin Scorsese, par exemple, et les films plus laxistes du point de vue du scénario. *« J'aime beaucoup les films comme* La vie d'Adèle, *où l'on oublie le scénario »,* indique-t-il.

Plus tard, David veut continuer l'écriture, tant sur le plan de la nouvelle que sur celui de l'intrigue pour le cinéma. *« Je vais continuer à faire de la fiction, mais j'aimerais aussi écrire des scénarios pour le cinéma »,* livre-t-il. L'auteur souhaite continuer à étonner par sa technique d'écriture mêlant les différents genres littéraires qu'il transpose aujourd'hui pour le septième art. Il écrit en ce moment un livre tout en continuant à écrire des scénarios pour ses études.

RODOLPHE PARENT

A LOUER SUPERBE CHOIX DE CONDOS NEUFS !

Option de stationnement. Incroyable emplacement. A quelques pas de l'UdeM • Salle de cinéma, gym + terrasse commune. A voir !

Patrick Regan • Courtier Immobilier
514-994-3473

À chaque numéro, *Quartier Libre* offre la chance à l'un de ses journalistes d'écrire une nouvelle de 500 mots sur un thème imposé. Le thème de ce numéro est: itinérant

La perte d'un invisible

une nouvelle de JASMINE JOLIN

C'était un mardi.

Peu matinale, Marie s'imposait une routine de militaire dès son réveil pour ne pas devoir courir afin d'arriver à l'heure au travail. Se lever, prendre une douche, s'habiller, nourrir le chat, nourrir Thomas, pousser Thomas vers la douche en lui rappelant qu'une salle de bain, ça ne sert pas qu'à ranger les serviettes… Que disait-on, déjà? Ah oui: *«Après la passion, l'abandon.»*

À la fin de ce rituel suivi à la lettre, Marie embrassait Thomas et partait rapidement. Malgré toute sa bonne volonté, la jeune femme pouvait oublier toute possibilité d'un jour s'enrôler dans l'armée: elle n'arrivait tout simplement pas à suivre un horaire. C'est donc en descendant les marches quatre à quatre qu'elle s'engouffrait quotidiennement dans le métro.

Chaque matin, elle descendait à la station Côte-des-Neiges, s'achetait quelques fois un mauvais café au dépanneur souterrain et faisait la ligne pour emprunter l'escalier roulant afin de retourner à l'air libre et de se rendre à son boulot. Chaque matin, il était là, au pied de l'escalier. Immobile, ses doigts entortillés tenant fermement sa casquette, l'itinérant demandait la charité. Le passage du temps avait laissé sa marque sur lui. Avec ses cheveux longs et noirs attachés par un cordon et sa veste de cuir, l'homme aurait pu passer pour un dur à cuire, si ce n'était de ses yeux vides, de son regard vitreux qui semblait se détourner du présent pour s'attarder à un passé inconnu. Ou à l'avenir, Marie ne pouvait le savoir.

«Avez-vous trente sous?», lui demandait-il de sa voix faible. Parfois, elle donnait. Mais pas ce mardi. Fidèle à son habitude, Marie alla ce jour-là devant l'escalier mécanique et tourna machinalement la tête vers la place du mendiant. Sa casquette et lui n'étaient pas là. Sans comprendre pourquoi, la jeune femme sentit un inconfort s'installer en elle. Pourquoi n'était-il pas à son poste aujourd'hui? Pire encore: pourquoi lui accordait-elle autant d'importance?

Arrivée en haut de l'escalier, elle vit un autre habitué de la station. Très agité, une tuque calée sur sa tête, il semblait vivre un délire perpétuel. Dans le but de se débarrasser de son inconfort le plus rapidement possible, elle lui demanda s'il connaissait la raison de l'absence de son compatriote. Sous des airs de confident, l'énervé s'approcha de la femme.

– C'est Dieu qui est venu le chercher, je te dis. C'est Jésus qui est descendu du ciel, pis qui est allé voir les policiers pour leur demander d'aller le ramasser pour lui.

Interloquée par cette déclaration, Marie sortit rapidement du métro et se rendit au travail. Le soir venu, lovée sur le canapé avec Thomas, elle lui raconta la disparition de l'itinérant en omettant bien de lui relater sa courte conversation avec le sans-abri délirant. Avec désinvolture, Thomas dit:

– Tant mieux, cela en fait un de moins. Ces gens-là vivent aux crochets de la société, ils font peur à nos enfants. Si j'étais maire de Montréal, cela ferait longtemps que je les aurais fait disparaître.

Le lendemain, en franchissant les tourniquets du métro, elle aperçut un jeune homme blond à la place du disparu. Et elle se surprit à se demander combien de temps le Tout-Puissant ou ses policiers mettraient avant de le *«ramasser»*.

* * *

Trithérapie musicale

Trois antiviraux musicaux

Par CAROLINE BERTRAND, RODOLPHE PARENT et CAROLINE POLIQUIN

ROCK
Alexandre Désilets
Fancy Ghetto

Le troisième opus de l'auteur-compositeur-interprète Alexandre Désilets, *Fancy Ghetto*, est enveloppé d'un son pop *groovy*. Avec ses mélodies entraînantes et rythmées, l'auteur des albums *Escalader l'ivresse* (2008) et *La garde* (2010) désire faire danser. Il propose une ambiance débridée de party nocturne parfois lascive. Un petit côté kitsch émane des chansons vitaminées assaisonnées de notes des années 1980, qui mettent à l'honneur les synthétiseurs et les claviers. Fougue et sensibilité se conjuguent dans le chant de l'artiste qui s'entoure de collaborateurs émérites tels que le claviériste François Lafontaine (Karkwa, Douze hommes rapaillés) et le guitariste Olivier Langevin (Galaxie, Gros Méné). La guitare électrique de ce dernier se fait abrasive et astrale sur «Hymne à la joie». Une instrumentation africaine, rappelant le musicien britannique Peter Gabriel, se greffe aux sonorités de «Bats-toi» et de l'enivrante balade «Rejoins-moi». (C.B.)

Écoute gratuite:
alexdesilets.bandcamp.com/album/fancy-ghetto

FOLK
Kevin Thompson
Les roses

L'auteur-compositeur-interprète montréalais et autodidacte Kevin Thompson lance son second album intitulé *Les ro*ses. Il comporte deux reprises de son premier album éponyme et huit nouveaux titres. La musique folk reste assez simple et centrée sur la guitare, la batterie et la basse. Les textes, écrits par Thompson, viennent tout droit du cœur. L'artiste s'est basé sur les expériences douloureuses qu'il a vécues, le décès de son père ainsi qu'une rupture amoureuse. Les paroles sont parfois faites de rimes maladroites un peu douteuses comme l'association des mots «aime» et «bedaine» ou encore «fesse» et «blessent». Elles sont tantôt rigolotes, comme dans la première chanson de l'album, «La rose», où l'auteur chante: *«Je t'ai vomi une rose que je te propose»,* mais plus souvent, elles sont très mielleuses et fleur bleue. Thompson chante avec une voix aiguë et malheureusement, cela ne lui semble pas toujours aisé. (C.P.)

Écoute gratuite:
http://lc.cx/c2q

HIP-HOP
Bike For Three!
So much forever

Bike For Three! est le projet du rappeur canadien Buck 65 (Richard Terfry) et de l'artiste électro belge Tuskan (Joëlle Lê). Ils ont créé ensemble un album d'électro-hip-hop, *So much forever*. Les 15 chansons évoluent entre l'électro avec du synthétiseur façon années 1980, et le hip-hop plus classique dans la veine des vieux albums de Buck 65. La chanson «The last romance» montre bien cette dualité. On retrouve aussi l'esprit de Richard Terfry dans tout l'album: une voix très posée qui passe de la rage à la mélancolie. Par contre, la combinaison des deux artistes semble parfois hasardeuse. Ils ont composé chacun de leur côté. Ainsi, la voix et la musique ne font pas toujours bon ménage, comme sur la chanson «Heart as hell». On retiendra malgré cela des titres intéressants, comme «Stay Close Until We Reach The End», un morceau qui dévoile tout de même une certaine harmonie entre les deux artistes. (R.P.)

Écoute gratuite:
http://ick.li/va7U1q

PALMARÈS

CISM 89,3 FM - LA MARGE
SEMAINE DU 23 FÉVRIER 2014
CHANSONS FRANCOPHONES

CISM 89,3 FM la marge

	CHANSON	ARTISTE
1	EJ FEEL ZOO	RADIO RADIO
2	MÉTROPOLIS	MONOGRENADE
3	ARGENTIQUE VINTAGE	LES INCENDIAIRES
4	LONGUEUIL CALICE	SÈXE ILLÉGAL
5	BONJOUR TRISTESSE	GRENADINE
6	TITANIC	CANAILLES
7	VULNÉRABLE COMME UN BÉBÉ CHAT	BLEU JEANS BLEU
8	160 CARACTÈRES POUR TE DIRE ADIEU	SUPERETS
9	BUDA-PEST!	VIOLENCE
10	BONBON	CHEVARIE
11	BRUME #6	PRINCE MYCHKINE
12	HALTÉROPHILIE	MAT VEZIO
13	POLONIA	CHEVEU
14	CORA	GROSSE MONTAGNE
15	PERLE RARE	ALEXANDRE DÉSILETS
16	LE ROI SOLEIL	MORDICUS
17	LA PORNOGRAPHIE	DAVID GIGUÈRE
18	TRIO	SLOWDANCE
19	COUGAR	RESSAQ
20	LES RAYONS	ATHLETIC BONNIE
21	DERNIÈRE CHANCE	POLICE DES MŒURS
22	QUE L'YABE ME SUCE	QUÉBEC REDNECK BLUEGRASS PROJECT
23	JE FUME DES CLOPES DANS UN BLOCKHAUS...	LES CLOPES
24	3 JOURS EN HIVER	AUGUSTE
25	RESTER MUET (AVEC PATRICK WATSON)	LUDOVIC ALARIE
26	TROIS QUART	ARTHUR COMEAU
27	NE RESTE PAS SOUS LA PLUIE	BUDDY McNEIL & THE MAGIC MIRRORS
28	ENGOURDISSEMENT	KEITH KOUNA
29	QUEL QUOI	CORRIDOR
30	10H15, SAMEDI SOIR	AQUASERGE

TA RADIO
CISM893.CA

Bourses d'implication étudiante de la FAÉCUM

Date limite : 21 mars 2014

8 bourses
500$ à 1 000$

Ce programme est réservé aux membres de la FAÉCUM inscrits à temps plein dans un programme de 30 crédits ou plus

Renseignements et formulaire :
www.faecum.qc.ca/boursesetsubventions

FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*